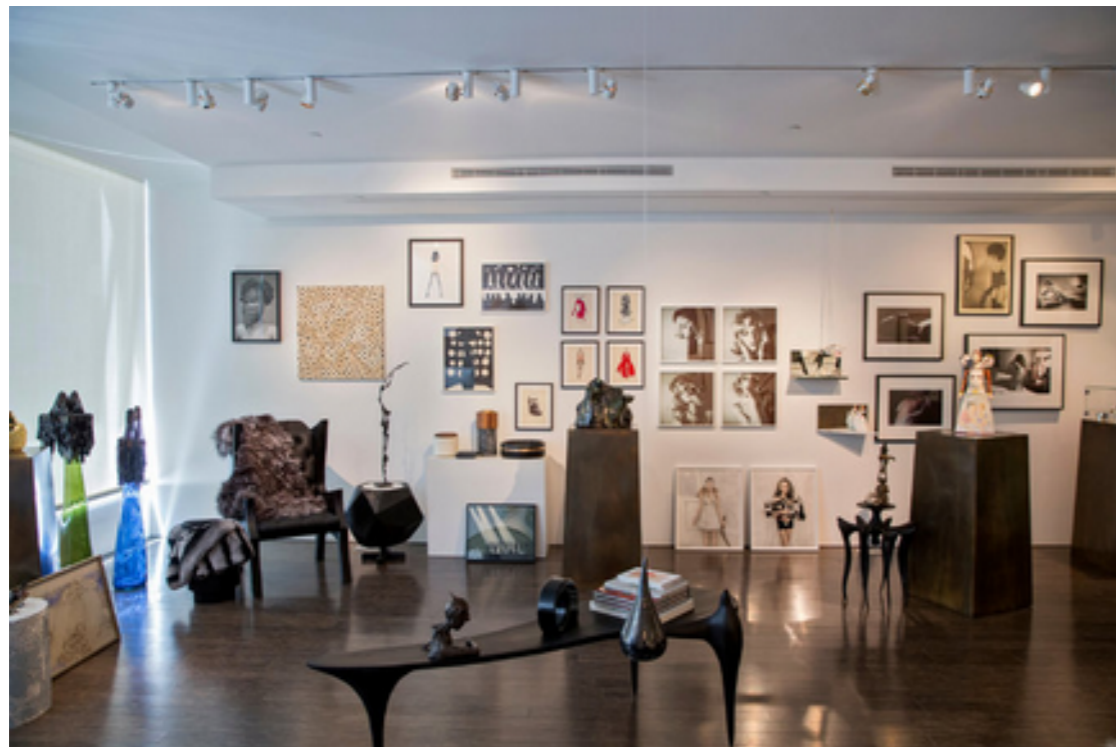


GHYSLAIN BERTHOLON  
PRESS & MEDIA



Fred R. Conrad/The New York Times

## A Gallery Gets Wider and Wackier

By RIMA SUQISEPT. 3, 2014

Steven Kasher has moved and expanded. His New York art-photography gallery is now in a 6,000-square-foot space at 515 West 26th Street. And part of the gallery, which opens Saturday, will be devoted to Kasher Potamkin, a new business headed by Mr. Kasher and Andi Potamkin. Asked to describe the product mix, Ms. Potamkin quoted Edgar Allan Poe: "There is no exquisite beauty ... without some strangeness in the proportion." She may have been referring to several mounted fluffy rabbit derrières by Ghyslain Bertholon, or beaded taxidermy-like sconces by Nancy Josephson. Kasher Potamkin has adopted an instant-gratification sales policy: Buy it, walk out with it. This applies to everything in the shop, including Ms. Potamkin's own desk, designed by her fiancé, Jordan Blackmore. Prices range from \$250 for a L'Enchanteur ring to \$60,000 for a pair of Haas Brothers Beast stools. Information: 917-265-8060 or [kasherpotamkin.com](http://kasherpotamkin.com).

A version of this article appears in print on September 4, 2014, on page D3 of the New York edition with the headline: A Gallery Gets Wider and Wackier. [Order Reprints](#) | [Today's Paper](#) | [Subscribe](#)

## Les arts dans l'arche de Noé

Sauvages ou domestiques, les animaux transhument du cinéma à la musique en passant par les arts plastiques

Y aurait-il dans l'air comme un regain d'animalité? Les bêtes envahissent le champ de l'art, se répandent dans les institutions culturelles, colonisent la pensée. Sauvages ou domestiques, elles transhument dans tous les secteurs de la création. En témoigne une série d'événements - mettant en jeu le cinéma, la vidéo, les arts plastiques, la littérature ou la musique - qui se paient simultanément sur la bête. En dépit des différents régimes de représentation, le rapprochement s'impose, de même que l'interrogation sur cette étrange concordance.

Qu'on en juge. Ce 22 février, à l'affiche, cohabitent deux films que tout oppose et que l'animal pourtant réunit. *Cheval de guerre*, de Steven Spielberg, fresque hol-

**Les bêtes envahissent le champ de l'art, se répandent dans les institutions culturelles**

lywoodienne à grand spectacle, et *Bovines*, d'Emmanuel Gras, un essai contemplatif et ému sur nos amies les vaches, qui s'amuse à les regarder comme elles-mêmes sont supposées regarder passer les trains.

Ces deux titres ne sont pas isolés. Ils succèdent à une saga qui a transformé au cours du dernier trimestre la salle de cinéma en arche de Noé. *Le Cheval de Turin*, du Hongrois Bela Tarr, est un film placé sous l'invocation de Nietzsche, qui enlace intimement la misère humaine à la détresse animale. *Sweetgrass*, des Américains Illisa Barbash et Lucien Castaing-Taylor, dans la solitude des derniers bergers du Montana accompagnant la transhumance de leurs moutons. *Le Projet Nim*, de l'Anglais James Marsh, retrace l'histoire éditante d'un chimpanzé martyr de la science. *Sport de filles*, de la Française Patricia Mazuy, reconduit la lutte des classes sur des chevaux de race. *Félins* est enfin le dernier opus en date de la bannière Disney-nature, qui renoue, depuis 2008, avec la production documentaire de la firme.



« Vanitas », de Ghyslain Bertholon, à l'exposition « Bêtes off » à la Conciergerie. © FLOVY

Cela pour ne rien dire du « Silence des bêtes », une retrospective d'une cinquantaine de films d'artistes dédiés aux animaux, que les cinéphiles auront pu découvrir, jusqu'au 12 février, au Centre Pompidou dans le cadre du festival Hors Pistes. Les arts plastiques ne sont d'ailleurs pas en reste. À la Conciergerie, à Paris, « Bêtes off » réunit jusqu'au 11 mars les œuvres animalières de quarante-cinq artistes contemporains, dominées par la vidéo, la sculpture, l'installation. Encore cette exposition n'est-elle que le point d'orgue de la divulgation, par le Centre des monuments nationaux, de soixante-quinze œuvres du même esprit aux quatre coins de la France.

A peine en aura-t-on fini avec cette ménagerie artistique, qu'au Grand Palais s'annonce (du 21 mars au 16 juillet) l'exposition de prestige « Beauté animale ». Cent vingt chefs-d'œuvre de l'art occidental dans lesquelles l'animal est représenté en majesté, de la Renaissance à nos jours, d'Albrecht Dürer à Jeff Koons.

Cette frénésie zoophilique se décline aussi en musique. Depuis le 16 février, les mélomanes sont invités à découvrir « L'Animal », un cycle de concerts et de rencontres, à la Cité de la musique, à Paris qui fait entendre l'inclination musicale des animaux aussi bien que l'animal tel que la musique instrumentalise.

Mais la littérature a évidemment son mot à dire. On le constate dans l'essai malicieux du paléontologue Pascal Picq (*L'homme est-il un grand singe politique?* Ed. Odile Jacob) qui établit dans le comportement de certains singes un possible paradigme de la vie politique dans la cité; dans l'étrange roman de la Canadienne Alissa York (*Fauna*, Ed. Joëlle Losfeld), où les animaux conquièrent la dignité de personnages à part entière; ou encore dans la belle étude de Jocelyne Porcher (*Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, Ed. La Découverte) qui déduit de l'industrialisation de la filière animale l'attente portée à notre humanité même.

Est-ce assez? Vous n'y êtes point. Au risque de rappeler la grenouille de Jean de La Fontaine, chétive pécore qui « enfuit si bien qu'il le creux », la tendance gagne la pensée conceptuelle. Devinez donc le programme de l'agrégation externe de philosophie? « L'animal », évidemment. Qu'on retrouve chaque dimanche sur les ondes de France Inter, où la philosophe Elisabeth de Fontenay - auteur d'un ouvrage de référence sur la question (*Le Silence des bêtes, la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Fayard) - nous invite à « Vivre avec les bêtes » de 15 heures à 16 heures.

Un Botin ne suffirait pas à recenser les exemples de cette réhabilitation culturelle et artistique de l'animal, qui est en réalité à l'œuvre, en France, mais aussi ailleurs, depuis une dizaine d'années. Sans doute, cette fascination est-elle aussi vieille que l'homme. Mais ce qui la soutient aujourd'hui relève, après quelques siècles de barbarie anthropocentrique, d'un sentiment renouveau de proximité, nourri par la conscience accrue de la menace qui pèse sur la biodiversité. Avec l'hypothèse désormais plausible d'une commune disparition, une sollicitude inquiète envisage la fraternité de destin, qui incite aujourd'hui artistes et penseurs à reconsidérer l'humanisme classique et à travailler tout à la fois l'idée et la forme d'une identité partagée entre l'homme et l'animal.

Le spectre de cette tentation est très large. Il va de l'humanisation toujours un peu naïve des bêtes dans le documentaire animalier à grand spectacle jusqu'à la requilification philosophique de notre appartenance au règne animal, en passant par le burlesque cinématographique d'un Alain Chabat qui se glisse dans la peau d'un chien (*Du fier*, 1997) avant de partir sur la piste du Marsupilami (sur les écrans le 4 avril). Mais personne n'aura été aussi loin dans cette voie que le duo Art Orienté Objet. Dans une performance baptisée *Que le cheval vive en moi*, le 22 février 2011 à Lubljana, en Slovénie, Marlon Laval-Jeantet se fait ainsi transfuser du sang de cheval par son partenaire Benoît Mangin. A croire que, de la stérémité sans partage au pacte du sang, l'homme n'affirme jamais que l'irréductibilité de sa nature, en restant le plus chimérique des animaux. ■

JACQUES MAÏBRERAM

### « Bovines », la limousine du documentaire

DE LA FENÊTRE de sa ferme, dans le Limousin, Maryse Celerier aperçoit la neige, le pré et ses vaches couvertes de givre. Dès qu'il y a un rayon de soleil, les limousines rechargent leurs batteries, avec les chats de la maison. Les veaux de lait sont dans l'étable, à côté. L'éleveuse possède un troupeau de quatre-vingts bêtes, dont quarante-cinq vaches reproductrices. Elle est aussi cinéphilie et fréquente régulièrement le cinéma art et essai d'Ymonville. *Bovines*, sorti en salles mercredi 22 février, y sera-t-il à l'affiche? A notre demande, Maryse Celerier a visionné le documentaire sur la vie des vaches charolaises, tourné dans le Calvados. A présent, elle rêve de rencontrer son réalisateur, Emmanuel Gras. Pour lui dire combien elle a aimé « son

esthétisme », et lui faire part, aussi, de ses « réserves » en tant qu'éleveuse. « Il fallait avoir le culot de faire un film sans aucune autre bande-son que les vaches et les veaux. Il y a de très belles scènes, comme lorsque l'animal secoue le pommier. Mais le film manque de cohérence pour le non-initié. Rien n'a lieu par hasard dans un troupeau. Par exemple, je regrette que l'on ne voie pas le moment où le veau, qui vient de naître, cherche instinctivement la tétine de sa mère. Mais je me fais mon film... », rit-elle au téléphone.

Ne pas tout expliquer, laisser des questions en suspens, c'est justement le choix du cinéaste. *Bovines* fait ressentir la vie dans le pré, avec son rythme lent, ses plans quasi abstraits, ses bruits d'herbe coupée enregistrés au

plus près des mâchoires. Contemplatif, et quasi muet, les vaches et leurs veaux sont les acteurs principaux de ce film dévolé au Festival de Cannes, en mai 2011, par l'Acid, l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion.

**Tension dramatique**  
*Bovines* joue sur la tension dramatique, dès la première scène. Une vache s'approche de la caméra. Une charolaise, toute blanche, joliment rousse, mais inquiète. Elle meugle, n'arrête pas de pousser des cris. On se demande pourquoi. On comprendra plus tard. Pour l'instant, on découvre la bête dans toute son animalité, loin de l'image furtive « vue du train » du troupeau affalé dans le pré.

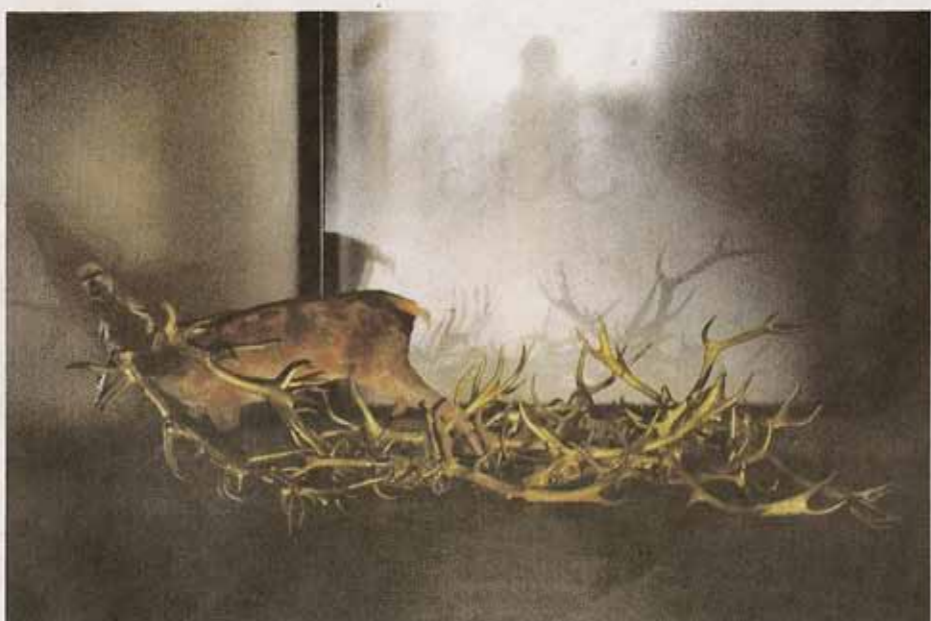
Pourquoi filmer des vaches? L'idée est venue à Emmanuel

Gras, tandis qu'il arpente le chemin de randonnée de Robert Louis Stevenson, le GR 70, dans les Cévennes. « Les vaches venaient à nous, elles avaient une curiosité. Je me suis demandé quelle pouvait être leur existence, en tant qu'animal. En général, on ne se préoccupe du bétail que pour sa fonction nourricière », explique-t-il. « Je ne voulais pas une narration par l'image. Il y a trop de films où l'on explique tout. Le trame, c'est l'histoire de mères à qui l'on prend chaque année leurs enfants. Quelques mois après leur naissance, les veaux sont séparés de leurs mères », résume le cinéaste qui n'est ni un spécialiste ni un militant.

Les vaches produisent des veaux qui deviendront de la viande, tandis qu'il arpente le chemin de randonnée de Robert Louis Stevenson, le GR 70, dans les Cévennes. « Les vaches venaient à nous, elles avaient une curiosité. Je me suis demandé quelle pouvait être leur existence, en tant qu'animal. En général, on ne se préoccupe du bétail que pour sa fonction nourricière », explique-t-il. « Je ne voulais pas une narration par l'image. Il y a trop de films où l'on explique tout. Le trame, c'est l'histoire de mères à qui l'on prend chaque année leurs enfants. Quelques mois après leur naissance, les veaux sont séparés de leurs mères », résume le cinéaste qui n'est ni un spécialiste ni un militant.

Les vaches produisent des veaux qui deviendront de la viande, tandis qu'il arpente le chemin de randonnée de Robert Louis Stevenson, le GR 70, dans les Cévennes. « Les vaches venaient à nous, elles avaient une curiosité. Je me suis demandé quelle pouvait être leur existence, en tant qu'animal. En général, on ne se préoccupe du bétail que pour sa fonction nourricière », explique-t-il. « Je ne voulais pas une narration par l'image. Il y a trop de films où l'on explique tout. Le trame, c'est l'histoire de mères à qui l'on prend chaque année leurs enfants. Quelques mois après leur naissance, les veaux sont séparés de leurs mères », résume le cinéaste qui n'est ni un spécialiste ni un militant.

Les vaches produisent des veaux qui deviendront de la viande, tandis qu'il arpente le chemin de randonnée de Robert Louis Stevenson, le GR 70, dans les Cévennes. « Les vaches venaient à nous, elles avaient une curiosité. Je me suis demandé quelle pouvait être leur existence, en tant qu'animal. En général, on ne se préoccupe du bétail que pour sa fonction nourricière », explique-t-il. « Je ne voulais pas une narration par l'image. Il y a trop de films où l'on explique tout. Le trame, c'est l'histoire de mères à qui l'on prend chaque année leurs enfants. Quelques mois après leur naissance, les veaux sont séparés de leurs mères », résume le cinéaste qui n'est ni un spécialiste ni un militant.



## Bestiaire philosophique à la Conciergerie

La salle des gens d'armes de la Conciergerie, à Paris, est investie par 45 artistes. Baleine, mouches, oiseaux, licornes sont autant de prismes sur la notion d'altérité (photo: Vanitas, de Ghislain Bertholon). Ici, l'animal existe en dehors de l'humain. Il n'est plus un faire-valoir mais une multipiste de réflexion: devenir-animal deleuzien, beauté ou menace dont il est l'objet, «Bêtes Off» rappelle que nous devons d'abord l'envisager comme notre alter ego en tant qu'élément du vivant. Mais l'inquiétude est

bien là, dans cette étrange forêt qui se mêle aux vieilles pierres. L'Américain Mark Dion relit le chaos écologique avec des cadavres d'oiseaux pendus à un arbre mort, la Belge Berlinda de Bruyckere met en scène un cheval sans pattes, comme posé sur des tréteaux, tandis que la Britannique Claire Morgan propose une pièce merveilleuse de lumière et de beauté, faite de graines de chardon et d'une chouette. S.E. PHOTO DIDIER PLOWY CMN PARIS  
«Bêtes Off», à la Conciergerie, 75001. Jusqu'au 11 mars. Rens.: 01 53 40 60 80.

## ARTS AU PLUS PRÈS DE LA SOURCE

Royaume des rues au nom évocateur (la rue des Quatre-Fils, la rue au Foin, la rue Portefoin), le III<sup>e</sup> est aussi celui de l'art. Les galeries y vivent heureuses, au plus serré, souvent à l'abri de lieux magnifiques.

**Yvon Lambert**, un Provençal à Paris. Douglas Gordon, Loris Gréaud, Francesco Vezzoli, Gardar Eide Einarsson et Cerith Wyn Evans y créent «La Décadence» jusqu'au 25 février. Tél.: 01 42 71 87 47.

Dans cette ruelle privée, la School Gallery joue les cavernes d'Ali Baba pour curieux de l'art. Avec *Ma Léda*, Ghislain Bertholon y houscule les Maîtres anciens jusqu'au 3 mars. 81, rue du Temple. Tél.: 01 42 71 78 20.

**Thaddaeus Ropac**, la courtoisie et le sérieux à l'autrichienne. Bustamante y règne comme à la Villa Médicis à Rome. 7, rue Debelleyne. Tél.: 01 42 72 99 00.

Oeil d'artiste et discipline de danseuse chez Odile Outezman.

Group show avec Eric Duyckaerts et Guillaume Cabanot jusqu'au 27 février. 12, rue des Coutures-Saint-Gervais. Tél.: 01 42 71 91 89.

Chez Daniel Templon, le néon signé Albertola, la japonaise Chiharu Shiota tisse sa toile, le Brésilien Julio Sarmento déshabille la récinante de l'art en couleurs. 30, rue Beaubourg. Tél.: 01 42 72 14 10.

La blondissime Dominique Fiat recrée «Pacific Standard Time // Paris» en écho à Los Angeles et au cycle d'expos orchestré par le Getty Museum. Les *Light Sentences* en verres colorés de Laddie John Dill et les *Vacant Lots* d'Ed Ruscha. 16, rue des Coutures-Saint-Gervais. Tél.: 01 40 29 98 80.

Rétrospective chez Karsten Greve, de feu James Castle, héros de l'art brut américain (1899-1977), jusqu'au 17 mars. 5, rue Debelleyne. Tél.: 01 42 77 19 37.

Dan Flavin et ses fluos éblouissent par leur art minimal chez Emmanuel Perrotin qui, par



ailleurs, s'installe royalement à Hongkong. 76, rue de Turenne. Tél.: 01 42 16 79 79.

Chantal Coussel, la cérébrale, défend depuis toujours Anri Sala, l'artiste qui représentera la France à la Biennale de Venise 2013. 10, rue Charlot. Tél.: 01 42 77 38 87.

Sophie Schaeffeler, la sirène, expose avec passion Paula Rego dans «Stitched and Bound» jusqu'au 29 mars. La Fondation Galbenkian (VII<sup>e</sup>) l'expose aussi jusqu'au 1<sup>er</sup> avril. 14 bis, rue des Minimes. Tél.: 01 42 74 26 94.

Le roi du minimalisme américain, Sol LeWitt, est chez Jean-Gabriel Mitterrand jusqu'au 10 mars, avant la grande rétrospective au Centre Pompidou-Metz, à partir du 7 mars. 79, rue Temple. Tél.: 01 43 26 12 05.

Mieux vaut éviter l'amour maternel version sexe de Leigh Ledare (pitié!) et grimper à l'étage de Michel Rein pour savourer la sublime vidéo de Jean-Charles Hue, *Tijana Jarretelle le diable*. 42, rue de Turenne. Tél.: 01 42 72 68 13.

VALÉRIE DUPONCHELLE

LE FIGARO samedi 28 - dimanche 29 janvier 2012

**Arts Ghislain Bertholon**  
Cet artiste impertinent relit la mythologie si fertile de *Leda et le cygne*. Attention les yeux! Le subtexte est désormais en évidence dans le tableau. Découverte à la School Gallery (Paris III<sup>e</sup>), jusqu'au 3 mars. **L'avis du Figaro**: ●●●○



COTE  
PARIS

Date : 01.08.2010  
Pays : FRANCE  
Page(s) : 76  
Diffusion : 39167



A la Fondation Francès de Senlis, le Deupatosoros de Ghyslain Bertholon.

## Fondation Francès à Senlis Fondation Francès in Senlis

Située à une quarantaine de kilomètres de Paris, dans un parc naturel préservé du département de l'Oise, la commune de Senlis conserve de sa longue histoire un patrimoine exceptionnel qui en fait un des hauts lieux touristiques de la région Picardie. La cathédrale Notre-Dame est l'un des premiers monuments gothiques du pays. De fondation antique, cette ex-résidence royale constituée de maisons pittoresques ceintes de remparts gallo-romains et médiévaux reçoit fréquemment des tournages de films... L'an passé, les Senlisiens ont fait un saut dans le présent, voire dans le futur, grâce à un jeune couple de collectionneurs, Estelle et Hervé Francès, venus installer leur petite famille et leur collection d'art contemporain au cœur de la ville. La Fondation Francès installée dans une demeure de 300 m<sup>2</sup> qu'ils ont aménagée avec beaucoup de goût n'est ni un caprice de gens fortunés ni un prétexte fiscal, mais un véritable « projet à part entière », mené en parallèle des activités professionnelles de ce directeur d'agence de communication et de cette commissaire d'exposition. Ouverte à toutes les expressions artistiques mais axée sur un thème unique – l'homme et ses contradictions – la collection abrite aujourd'hui près de 400 œuvres de 180 artistes, avec un léger penchant pour les Young British Artists... Jusqu'au 30 septembre, confrontées à dix œuvres de la collection, les pièces de Ghyslain Bertholon (l'artiste invité) sont une invitation à « nous interroger sur notre férocité et notre rage d'humain ». On y découvre notamment un cerf aux bois infinis, un drôle de dinosaure à tête de 2 CV, des culs d'animaux disposés en trophées (« les trochées ») et une formidable installation signée de la jeune artiste irlandaise Claire Morgan, dont la Fondation a déjà en vue une exposition personnelle.

The town of Senlis is located just over 40km from Paris in a protected nature park in the Oise department. Boasting exceptional heritage from a long past, it is one of the Picardie region's main tourist centres. Its Notre-Dame Cathedral ranks among the country's most important Gothic monuments. Established in ancient times, this former royal town consisting of picturesque houses encircled by Gallo-Roman and medieval ramparts is frequently used as a film set. Last year, it jumped right into the present (or even the future) thanks to the arrival of a young couple of collectors: Estelle and Hervé Francès, who have moved their family and contemporary art collection into the town centre. The Fondation Francès, housed in a 300m<sup>2</sup> residence that they have done up very tastefully, is neither a wealthy dud's whim nor a tax dodge, but a project in its own right being run alongside the businesses of a communication agency director and an exhibition curator. Open to all artistic expressions but revolving around just one theme – human beings and their contradictions – the collection today consists of nearly 400 works by 180 artists, with a slight preference for Young British Artists. On display until 30 September is an exhibition of pieces by guest artist Ghyslain Bertholon, compared and contrasted to 10 works from the collection, which invite us to "question ourselves about our human ferocity and rage". Among the exhibits are a stag in a never-ending wood, a strange dinosaur with a 2CV head, animal bottoms arranged as trophies (which the artist calls trochées) and a fantastic installation by young Northern Irish artist Claire Morgan, with whom the Fondation is already planning a solo exhibition. Free entry. Entrée gratuite. 27 rue Saint-Pierre, 60300 Senlis. www.fondationfrances.com

WHAT'S ON URBAN

78



24 septembre 2010

LIBÉRATION VENDREDI 24 SEPTEMBRE 2010

CULTURE 17

**ARTS** Depuis un an, deux collectionneurs de l'Oise confrontent leurs œuvres avec celles d'un artiste.

## La Fondation Francès toujours plus «Enragés»

C'est par un cul de vache grande nature que le visiteur est accueilli à la Fondation Francès. Le postérieur de la bête fixé sur une planche de Plexiglas jaune fluo, elle-même accrochée au mur, ne passe pas inaperçu. Un peu plus loin, ce sont trois petits derrière de lapins blancs qui sont accrochés, eux, sur du Plexi orange fluo. Ces œuvres sont signées Ghyslain Bertholon (montré à la School Galerie à Paris au début de l'année), qui est l'artiste actuellement présenté par la Fondation Francès. Mais il n'est pas seul. A ses côtés, des œuvres de la collection Francès – la photo d'une installation de Sandy Skoglund, une toile d'Allison Schulnik, une installation de Marnie Weber, etc. – choisies autour du thème animalier et plus précisément des «Enragés», selon le titre de l'exposition.

Car tel est ici le principe des expositions : inviter un artiste (et sa galerie) et le

mettre en dialogue avec des œuvres de la collection. Après « Famille de sang » autour de Michaël Mathys (fin 2009-début 2010) et « Mort ou Viv » autour de Dimitri Tsykalov (au printemps dernier), les « Enragés » et

**A Senlis, le lieu présente actuellement dix œuvres de la collection et treize de Ghyslain Bertholon.**

Ghyslain Bertholon (né en 1976) sont donc la troisième exposition de la Fondation depuis sa création en septembre 2009. A la tête de celle-ci, on trouve Estelle et Hervé Francès, un couple de collectionneurs d'une quarantaine d'années : lui créateur de l'agence de communication Oko, elle de la société de conseil en stratégie, identité et patrimoine culturels Estelle Francès Lasserre. Leur collection est aujourd'hui composée de quelque 450 œuvres de 180 artistes issus de 40 pays.

Pour la faire partager, ils ont donc décidé de créer une fondation, ouverte gratuitement au public à Senlis (Oise), dans une ancienne maison (d'environ 300 m<sup>2</sup>) entièrement réaménagée. Au total, quatre pièces dont un grand palier, où l'on retrouve donc en ce moment dix œuvres de la collection et treize de Ghyslain Bertholon, parmi lesquelles ses fameux Trochées (contraction de trophée et d'accrocher).

Réalisés selon le principe de la taxidermie et des animaux naturalisés, ils sont des pieds de nez aux trophées de chasse et témoignent de l'engagement de l'artiste en faveur de l'environnement et de son regard porté sur le comportement humain.

**HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX**

Fondation Francès, 27, rue Saint-Pierre, Senlis (60). Jusqu'au 30 septembre. Rés. : 03 44 56 21 35.

# FIGARO SCOPE

## EXPOS

### Ma Léda, Ghyslain Bertholon



SCHOOL GALLERY 81, rue du Temple  
(III<sup>e</sup>) TÉL. : 01 42 71 78 20 HORAIRE :  
du mardi au samedi, 11 h à 13 h  
et 14 h 30 à 19 h **JUSQU'AU** 3 mars

On adore ou on déteste, on s'amuse  
ou on s'enfuit. Les plus grands tableaux  
de l'histoire de l'art deviennent  
terriblement explicites avec Ghyslain  
Bertholon. Il renverse le mythe,  
bouscule les allégories et fait un remake  
vénérien de la belle et la bête à tête  
de sexe. Impertinent en diable !

17 LE FIGAROSCOPE



07 AVRIL 11

**le Parisien**

### Une taupe géante à l'hôtel de Sully

Le jardin public de l'hôtel de Sully envahi  
par une taupe géante? Une telle présence est  
surprenante dans cet espace vert prestigieux,  
situé entre la rue Saint-Antoine et la place  
des Vosges (IV<sup>e</sup>). Mais cette œuvre de  
Ghyslain Bertholon en bronze et en terre  
(d'un volume de 6 m<sup>3</sup>) vient en réalité  
ponctuer une campagne des Monuments  
nationaux sur les animaux à travers l'art  
contemporain. « Après avoir placé nos  
monuments l'année dernière sous le thème  
du cinéma, l'art contemporain illustrera la  
présence notamment des abeilles, des chiens  
ou des chevaux dans ces lieux historiques »,  
souligne Isabelle Lemesle, présidente du  
Centre des monuments nationaux.



UM[LAUT] 2011

# um [laut]

junge kunst.  
politische kunst.  
mindestens.

FOTOGRAFIE LITERATUR STREETART MALEREI COMICS ZEITGENÖSSISCHE KUNST  
AUSGABE 07 HEFT EINS 2011 JAHRGANG 04 ISSN 1861-7816 DOPLPACK VERLAG 7,00 EUR



GHYSLAIN BERTHOLON, PARIS  
MILENA ODA, BERLIN  
ALEXANDER DIENER, LEIPZIG  
LAURA POPFLOW, KÖLN  
STEPHAN REICH, MÜNSTER

kein bock



AUSGABE 07 HEFT EINS 2011 JAHRGANG 04 ISSN 1861-7816 DOPLPACK VERLAG 7,00 EUR

# wildbrett

INSTALLATIONEN VON GHYSLAIN BERTHOLON





»ich suchte ein bild für die vollkommene unterwerfung der natur unter die befürfnisse des menschen. treffender als raubtiertrophäen, allein weniger heroisch: angenagelte pflanzenfresserhintern.«

ghyslain bertholon



GHYSLAIN BERTHOLON, \*1978 IN MEURSAULT/FRANKREICH, LEBT UND ARBEITET IN LYON, PARIS UND SAINT-ETIENNE, WO ER AUCH DIE KUNSTHOCHSCHULE BESUCHTE. DER TITEL DER HIER PRÄSENTIERTEN ARBEITEN TROCHÉ, PRÉSENTÉS DE FACE (DE FACE; VON VORNE) ENTSTAND ALS SCHÜTTELREIM ZU TROPHÉES DE CHASSE (JAGDTROPHÄEN). ZAHLREICHE AUSSTELLUNGEN IN FRANKREICH UND IM AUSLAND (BERLIN, TALLINN/ESTLAND, ROUVALETTLAND, DEMNÄCHST AUCH IN NANJING/CHINA). DARUNTER EINZELAUSSTELLUNGEN (U.A.): TANT ET TEMPS DE RÉYLEXIONS, 2010, SCHOOL GALLERY, PARIS. UNE DEMI-SECONDE D'ÉTERNITÉ (DIACHROMES & POÉSIES), 2009, FRAC, MONTPELLIER. GRUPPENAUSSTELLUNGEN (U.A.): ANNAGES, 2010, FONDATION FRANCES. SEHLIS. SHOW OFF, 2009, FIAC, PARIS. JOINTÉ CRÉATION, 2009, CENTQUATRE, PARIS.

-> GHYSLAINBERTHOLON.COM







EN EL DOMINIO  
DE LA BEBE, TAPIZ  
DE PARADISE  
BASADO EN UNA  
PINTURA DE JEAN  
BAPTISTE COUDRY LA  
MEDEDORA CON LA  
TELA COLLEMBRES  
ES DE PIERRE FREY,  
LA CUNTA COLGANTE  
ES LA P9940 SWING

LAMPDE SOREN LUNBE  
Y EL CRBALLITO DE  
1936 ES DE KAY  
BOJSEN, ABAJO, EL  
BAÑO CON DUCHA Y  
BANDERA DE DEVON A  
DEVON, SILLA TULIP Y  
MESITA DE VICTORIA  
WILMOTTI EN LA  
PARED, FOTOS DE LA  
MADRE DE BLANCA

**Ghyslain BERTHOLON**

- POÉZIES ZHUMAINES -

Depuis 2003, date de ses premières Poézies, Ghyslain Bertholon use de la rhétorique animale pour interpréter travers et paradoxes générés par le comportement de ses contemporains. Dans ce dernier Troché de l'artiste, une vache semble vouloir s'arracher à une réalité qui n'est pas la sienne. Présentée sur un blason assez grand pour accueillir les dépouilles des gibiers les plus gros, le cul du paisible bovidé. Anus, vulve et mamelles de l'herbivore en lieu et place des crinières et crocs du prédateur rex.

Préfiguration d'un monde où les mangeurs de plantes seraient contraints au régime carné. Miroir déformant révélant des visages de l'humanité, la figure animale, telle que mise en scène dans les œuvres de Ghyslain Bertholon, nous pousse à observer sous un angle différent les rapports que nous entretenons avec les autres, la nature, nous-mêmes. L'homme comme point de départ et finalité d'une œuvre reliée à la vie par chacune de ses éruptions artistiques. Jacques Thévenoz - 2008



Troché (présenté de face), vache, 2008-2009 © FRAC Languedoc-Roussillon

TENDANCE

ART CONTEMPORAIN

L'ÂGE  
DES  
BÊTES

UN BESTIAIRE EXTRAORDINAIRE PEUPLE LA SCÈNE CONTEMPORAINE ET PROLIFÈRE DANS LES MUSÉES. DERRIÈRE L'ANIMAL, L'HOMME ET SES QUESTIONNEMENTS : INSTINCTS SAUVAGES, PEUR DE L'EXTINCTION, FASCINATION INQUIÈTE FACE À L'ALTÉRITÉ... CHAQUE SPÉCIMEN RACONTE QUELQUE CHOSE DE LA NATURE HUMAINE. CAS D'ESPÈCES. Par Patricia Boyer de Latour



LES DENTS DE LA MORT : en 1991, Damien Hirst expose un requin figé dans le formol, titré "the Physical Impossibility of Death in the Mind of Someone Living". C'est un choc. La fin de l'homme et celle du requin, grands prédateurs, se rencontrent face à face.

"OCTO"

Johan Creten, 2011, Grand Palais  
EMMANUELLE HÉRAN : « S'inspirant du Jenny Haniver (animaux monstrueux réalisés par les marins d'Anvers en découpant les raies ramassées dans leurs filets, et qu'ils vendaient séchés, telles des œuvres d'art, pour arrondir leurs fins de mois), Johan Creten imagine un monstre biface en bronze, effrayant et d'une laideur repoussante, de 2,20 m, qui sera l'une des attractions de l'exposition "Beauté animale" au Grand Palais. Cet artiste savant et cultivé, grand amateur de pieuvres, méduses et ectoplasmes non répertoriés, joue sur nos peurs, nos répulsions et nos fascinations inconscientes en questionnant notre rapport à l'animalité et à l'anormalité. »



Damien Hirst et son requin dans le formol, Maurizio Cattelan et son dada dans le mur (cheval et symbole du dadaïsme remis catastrophiquement en selle), Jeff Koons et son Puppy, chien-chien à sa mère, Wim Delvoye et ses cochons tatoués, Paul McCarthy et sa truie à douze mamelles... Les bêtes s'imposent de plus en plus dans l'art contemporain comme des sujets à part entière, porteurs de significations multiples. Jamais on aura vu autant d'animaux exposés dans les galeries, les foires, les musées \*... Et ce n'est pas fini. Véritable tendance de l'art d'aujourd'hui, de nombreux artistes déjà confirmés, comme Johan Creten avec ses monstres marins non identifiés ou Françoise Pétrovitch et ses lapins décapités, se fraient à leur tour un chemin. Sans parler de la scène émergente qui grouille de bestioles hybrides. Que s'est-il donc passé pour que l'animal soit à tel point visible dans l'art ? Et que faut-il en penser ? « Si les artistes les plus cotés au monde s'intéressent à l'animal au point de l'inscrire au cœur de leur œuvre, ce n'est pas un hasard. C'est même

révélateur d'une préoccupation essentielle, à l'heure où les espèces sont menacées par l'homme, explique Emmanuelle Héran, commissaire de l'exposition "Beauté animale" au Grand Palais. On ne peut inscrire ces artistes dans ce qui longtemps a été considéré comme un courant mineur, l'art animalier. Au contraire, ils jouent avec les codes de la culture populaire animalière pour lui insuffler une autre dimension. » Trash ou rigolo, dérisoire ou poignant, l'animal dans l'art contemporain est investi de nos peurs et de nos interrogations. L'époque est violente, la laideur partout, et les artistes sont au diapason. Mais quand Eduardo Kac photographie son lapin fluorescent et génétiquement modifié, il fait signe au lapin dessiné par Dürer, véritable icône de l'histoire de l'art. Par ailleurs, « notre époque fait l'amère expérience du désenchantement du monde, du déclin des idéologies, de la perte de foi en l'homme et en son destin. Depuis les atrocités du XX<sup>e</sup> siècle, désormais, en art, la figure humaine n'est

plus guère tolérée qu'humiliée, abaissée, meurtrie, remarque Claude d'Anthènaise, directeur du musée de la Chasse et de la Nature et commissaire de l'exposition "Bêtes off" à la Conciergerie. C'est pourquoi les animaux, comme le cerf blessé à mort de Ghyslain Bertholon (à la Conciergerie), dont les ramures dorées repoussent dans le sol, ou la chouette de Claire Morgan, en pleine métamorphose, nous touchent. En traversant les lignes de la vie et de la mort, ils nous disent quelque chose de notre humanité en souffrance et de notre devenir incertain ». Représenter l'animal dans l'art contemporain, c'est parler de sauvagerie, de néant, de beauté, d'altérité, de tendresse et de spiritualité à hauteur d'homme. Une manière de retrouver du sens dans un monde qui n'en a plus.

\* « Bêtes off », à la Conciergerie, jusqu'au 11 mars.  
« Beauté animale », de Dürer à Jeff Koons, au Grand Palais, du 21 mars au 16 juillet.  
« Laurent Millet, Pièges », au musée de la Chasse et de la Nature, jusqu'au 6 mai.

**Bêtes off**

Mais d'où nous vient donc cette fascination pour le monde animal ?

Evidemment beaucoup de philosophes se sont posés la question et ce n'est pas l'objet de mon post d'aujourd'hui que de répondre à cette immense interrogation.

Néanmoins, parfois, ma passion pour le mélange art et animal me semble presque exagérée.

En bonne groupie, je me suis ruée sur l'exposition « Bêtes off » à la Conciergerie et dont le commissaire n'est autre que le directeur de mon musée chouchou, celui de la Chasse et de la Nature.

J'y suis allée en toute confiance sans la moindre peur d'être déçue et effectivement je fus ravie, enchantée même. Oui c'est cela peut-être, l'addition art et monde animalier donne souvent un résultat magique, comme si on jetait un sortilège sur les visiteurs qui en perdent leur esprit critique.

Faites donc l'expérience, rentrez, par exemple, dans la cabane recouverte de plumes aux sublimes reflets et découvrez des murs constitués de livres empilés. L'artiste Markus Hansen la nomme Crisis Cabin.

Vous n'êtes pas convaincus? Hé bien dans ce cas, observez l'oeuvre de Claire Morgan, jeune prodige de l'art contemporain, qui m'avait déjà subjuguée à la FIAC en 2009, et qui récidive ici avec encore plus de brio. Des centaines de fils auxquels sont suspendus des plumes formant la trajectoire du vent suite à l'envol d'un hibou. Penchez-vous un peu, le reflet de cette constellation est saisissant dans le miroir noir et brillant posé juste en-dessous de cette installation.



Ghyslain Bertholon, Vanitas 2007-2011, collection de l'artiste

Le tatoo en céramique découpé, les oiseaux joueurs de guitare électrique, tous vous attendent dans ce qui fut le haut lieu du pouvoir parisien qui n'a pas toujours procuré autant de bonheur aux habitués, notamment pendant la Terreur.

L'exposition se termine par une vanité, genre pictural dont raffolaient les hollandais au XVIIe-siècle, et dont les fondements chrétiens nous rappellent notre condition de mortel. Ici, c'est un cerf, qui, pour s'imposer et séduire les biches, a voulu avoir les plus grands bois.

Bien mal lui en prit car désormais ils sont si imposants qu'ils l'empêchent de se déplacer et le confinent à une mort aussi lente que certaine. Belle transposition de nos vanités modernes et bien humaines (Cf image : **Vanitas** Ghyslain Bertholon).

**Bêtes off**

Jusqu'au 11 mars 2012

Conciergerie

Palais de la Cité

2 bd du Palais, Paris 75001

城市指南

map  
magazine

全球网 www.myq.com.cn

凤凰资讯报

January 2012 Issue 119

2012年1月 总第119期

国内统一刊号 CN32-0053  
定价 RMB15.00

高手  
在民间

map十年特别策划  
MAP SPECIAL FEATURE  
10TH ANNIVERSARY

THE  
ARTISTS  
IN OUR  
MIDST



Embracing South Australia Winter Sunshine  
冬季去南澳拥抱阳光

A Guide for Suburban Weather  
郊区天气

Volunteering to Support Rural Education for Orphan and Poor Children  
被方慈善会：我们没指望回报

Nanjing Sanjiang University Holds an Exhibit of Chinese-French Artistic Exchange  
南京三江学院举办中法艺术家交流展



《黑白灰—邢小刚素描创作作品展》、《奇斯兰和他的艺术家朋友》中法艺术家交流展12月12日在南京三江学院艺术学院美术馆开幕。这是代表中法两国文化交流的一次重要活动。法国驻上海总领事馆文化领事、法语联盟南京地区负责人和江苏省文联、江苏省工艺美术学会、在宁高校的领导和艺术家参加了画展开幕式。  
"Black, White, Grey—Sketches by Xing Xiaogang," and "Chelselan and His Artist Friends" opened in the Chinese-French Artistic Exchange Exhibition on December 12th at Nanjings Sanjiang University in an opening ceremony at their Arts School Museum. The event was an important one, a representation of cultural exchange between China and France, and was attended by the Consul of the French Consulate General in Shanghai, the head of the Nanjing French Alliance, the Jiangsu Federation of Literary and Art Circles and Applied Art Association as well as figures from universities in Nanjing and numerous artists.





### 中法艺术家交流 邢小刚、奇斯兰 艺术作品展开幕

《黑白灰-邢小刚素描创作作品展》、《奇斯兰和他的艺术家朋友》中法艺术家交流展12月12日在南京三江学院艺术学院美术馆开幕，这是代表中法两国文化交流的一次重要活动。

邢小刚是我省著名画家，三江学院艺术学院院长、江苏省动漫艺术家协会副主席、江苏省工艺美术学会副会长。奇斯兰是法国著名画家，法国卢瓦尔省当代艺术创意协会主席，法国罗纳-阿尔卑斯大区十大杰出艺术家之一。二人在相识与艺术交流的过程中，被彼此精彩的艺术作品所折服，相互钦佩，于是相约年底两人画展同时同地举办，为中法文化艺术交流事业添砖加瓦。 宗和

版面：陈哲 校对：陶善工 | A34  
 Email: whyi@yangtse.com

### 邢小刚奇斯兰 作品交流展开幕

《黑白灰-邢小刚素描创作作品展》、《奇斯兰和他的艺术家朋友》中法艺术家交流展昨日在南京三江学院艺术学院美术馆开幕，法国驻上海总领事馆文化领事、法语联盟南京地区负责人和江苏省文联、江苏省工艺美术学会、在宁高校的领导和艺术家参加了画展开幕式。

邢小刚是我省著名画家，三江学院艺术学院院长、江苏省动漫艺术家协会副主席、江苏省工艺美术学会副会长。奇斯兰·贝尔多隆是法国著名画家，法国卢瓦尔省当代艺术创意协会主席，法国罗纳-阿尔卑斯大区十大杰出艺术家之一。二人在相识与艺术交流的过程中，被彼此精彩的艺术作品所折服，相互钦佩，于是相约年底两人画展同时同地举办，为中法文化艺术交流事业添砖加瓦。邢小刚是一位精于用单纯的工具、单一的颜色，用点、线、面，黑、白、灰的绘画语言来塑造形象，表达内心世界的创作素描画家。本次画展展出了画家60多幅素描创作作品。奇斯兰·贝尔多隆的“诗

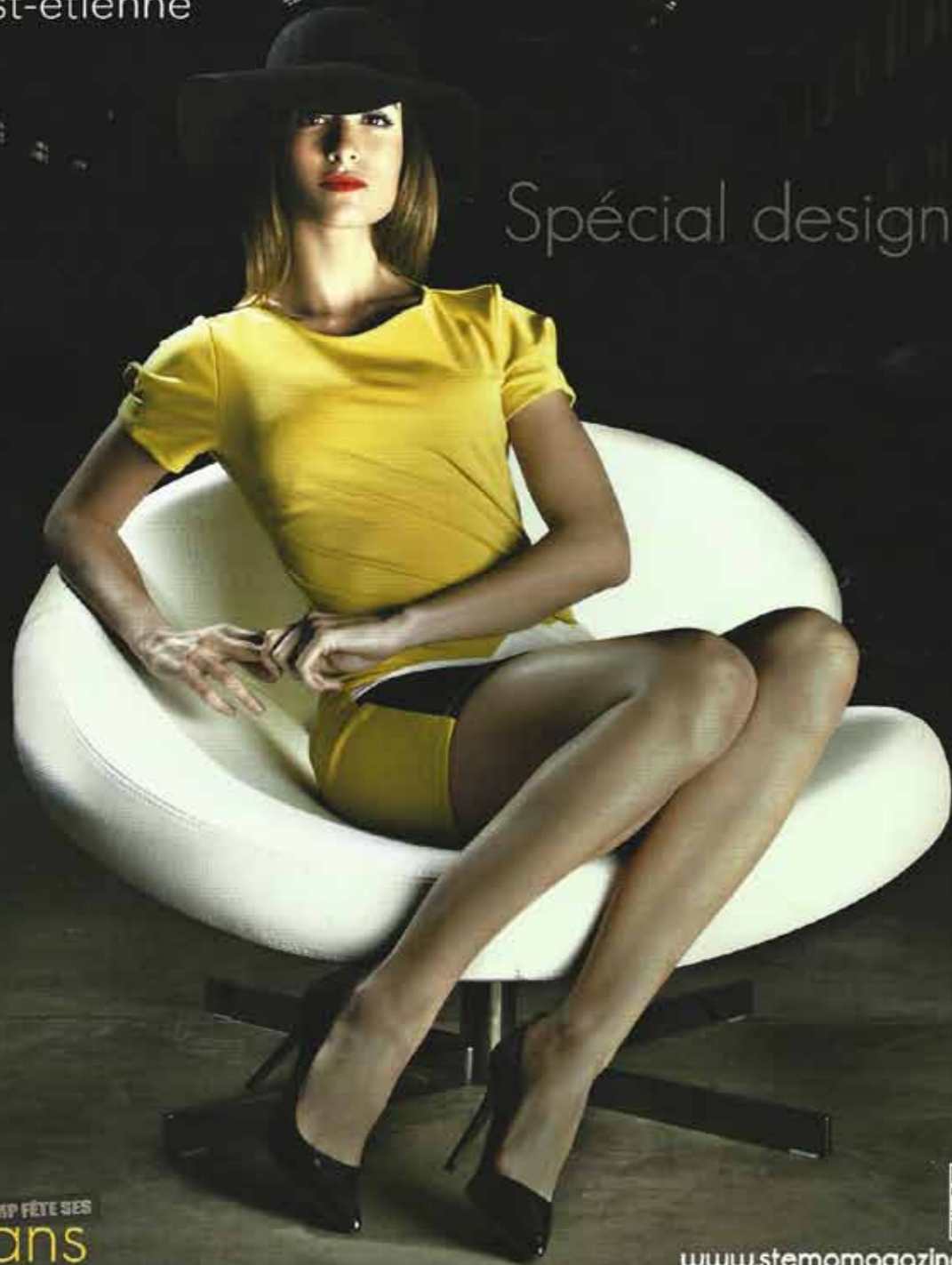
MODE REPORTAGE CULTURE SORTIR... À SAINT-ÉTIENNE ET +

n°23  
MARS 2013

# STEMP MAGAZINE

st-étienne

Spécial design



STEMP FÊTE SES  
3 ans



www.stempmagazine.com

## PORTRAIT de Saint-Etienne à ailleurs

# Ghyslain Bertholon

Artiste de la vie



Photo de gauche : Nanjing Art Institute à Nanjing en Chine. Résidence d'artiste, workshop et exposition d'un mois entre novembre et décembre 2011.

Photo de droite : Deupatourus (sic) au 104 à Paris. Résine et acier, dimensions 105X250X180 cm.



Ghyslain, que pouvez-vous nous dire de votre enfance, votre scolarité et vos premières découvertes ?

Je suis un enfant de la région ! Après avoir habité en ville quelques années, mes parents sont retournés dans le village d'origine de mon père, entre Saint-Étienne et Lyon. C'est là que j'ai grandi avec mes deux sœurs. Mes parents ont joué un rôle immense dans la construction de ma personnalité en m'accablant, notamment, une confiance sans faille, et ce, dès mon plus jeune âge. Enfant, l'une des phrases qu'il me semble avoir le plus entendues à mon sujet c'est : "Lui, il peut faire ce qu'il veut, il s'en occupe toujours !".

A la même époque, ma route a croisé celle d'un enseignant qui a beaucoup compté pour moi, Monsieur Faure, l'instituteur du village. De lui, j'ai appris le sens critique, celui de l'observation. Je souhaite à tous les enfants de rencontrer un jour un maître d'école comme lui. Je fais une parenthèse pour dire que je reste très attaché à l'école de la République, cette école publique et laïque qui m'a tant apporté. C'est un modèle fragile pour lequel il faut lutter sans cesse, je m'y emploie aujourd'hui pour mes enfants ! Je referme la parenthèse ! J'ai ensuite eu la chance de croiser un drôle d'équipage formé du professeur d'arts plastiques et du directeur de mon lycée, Messieurs Gayard et Rigot, deux passionnés d'art contemporain qui avaient le culot d'inviter de

grands artistes et d'exposer leurs œuvres partout dans l'école ! Pendant les récré, nous passions devant des toiles de Peter Klasen ou des dessins d'Ernest Pignon-Ernest. Pendant les pauses nous discutions devant des œuvres de Philippe Favier ou Yann Fabès, aujourd'hui Directeur de l'École d'art et de design de Saint-Étienne !

**Votre parcours d'étudiant ?**

Nous y voilà ! L'École des beaux-arts de Saint-Étienne ! C'est là que j'ai rencontré un autre professeur, aujourd'hui de mes amis, qui a pleinement joué son rôle de passeur : Jean-François Gavory. Il a été mon directeur de recherche et a su, lui aussi, me faire confiance. C'est grâce à cet artiste que je n'ai pas été viré et que j'ai pu passer mon diplôme de fin d'études ! Cette école m'a, en outre, permis de faire de belles rencontres. Je garde de cette époque de beaux souvenirs et de nombreux amis.

J'y ai aussi rencontré, grâce aux échanges étudiants internationaux ERASMUS, une belle et jeune allemande qui allait devenir la mère de mes enfants (1) ! Nos diplômes en poche, nous avons décidé de garder un « camp de base » dans la ville de nos études, un endroit à partir duquel nous pourrions développer nos projets de vie personnels et professionnels. C'est important « d'être de quelque part », d'ancrer ses racines avant de

s'élancer dans l'aventure. Voilà comment je suis devenu stéphanois d'adoption et de cœur !

**Votre vie d'artiste, expositions, galeries...**

Je travaille aujourd'hui le plus souvent à Paris et j'ai la chance d'exposer un peu partout mais je garde un atelier à Saint-Étienne et un véritable attachement à cette ville qui nous a si bien accueillis. Depuis, j'adore jouer les petits ambassadeurs pour notre région en général et Saint-Étienne en particulier. Je suis souvent accablé de l'image dont souffre cette ville à l'extérieur et je mets un point d'honneur à vanter ses qualités. Il y a quelques années, François Barré (2) avait repris une phrase de Jack Miller (3) pour qualifier Saint-Étienne : « Ici, les véritables mouvements, ce sont les habitants ». Je crois beaucoup en cela. Aux qualités humaines des habitants de la ville, j'ajoute les qualités environnementales du site avec notamment les gorges de la Loire d'un côté et le parc régional du Plat de l'autre ! Sans oublier l'incroyable diversité des savoir-faire. J'ai, dans la région, un réseau très dense d'artisans et d'entreprises prestataires, de fournisseurs avec lesquels je travaille depuis des années. Je n'oublie pas la question... Mon parcours artistique ! Alors... Après mes études aux beaux-arts, j'en fais beaucoup de choses. J'ai multiplié les expériences et collaborations artistiques dans de nombreux domaines



de création (art, musique, théâtre), et nous avons fondé, avec Typhaine Herré, le Laboratoire d'Art Impliqué avant de plonger en solo dans le grand bain de l'art contemporain ! Première exposition personnelle en juin 2005. Suite à cette expo, j'ai rencontré mon premier galeriste avec qui je travaille aujourd'hui encore : Georges Verney-Carron. Trois ans après, j'ai entamé ma collaboration avec John Lippens et Synopsism, une galerie Suisse, et je travaille depuis 2009 avec Olivier Castang et sa School Gallery Paris. La même année, je suis entré dans les collections publiques suite à une exposition personnelle au FRAC Languedoc-Roussillon. Depuis, j'ai eu la chance de multiplier les expositions en France, mais aussi en Suisse, Belgique, Estonie, Allemagne, Lettonie, Chine... Environ 70 expositions depuis 2005 et ma première expo perso... À Sainté !

Parallèlement, je développe mon travail dans l'espace public et j'ai plusieurs œuvres installées en extérieur. À Saint-Étienne, certains ont peut-être croisé « r » du large, une installation pérenne imaginée avec Maxime Bourgeois après l'été caniculaire de 2003 (4). Il s'agit de 150 pigeons en fonte métallisée installés sur la place Chaonelle, aux côtés des œuvres de Remy Jacquier et de Yannick Vey.

**Comment définiriez-vous votre travail ?**

D'une façon générale, je me définis comme un artiste de la vie. Comme tout un chacun je suis multiple, à la fois artiste, citoyen, fils, frère, ami, amant, père... Je cherche à comprendre notre époque et à m'impliquer dans la société. Je suis l'antithèse de l'artiste enfermé dans sa bulle et son atelier transard, style artiste sur les images d'Épinal. J'aime rencontrer les gens et parcourir le Monde. C'est ce qui nourrit mon travail. L'animal humain est au centre de mes préoccupations. Peut-être est-ce pour cela que j'utilise régulièrement d'allégories faisant appel à la figure animale (5) !

**Et les projets ?**

Merci de me poser la question car il est un projet que me tient particulièrement à cœur. Il concerne la ville de Saint-Étienne. Il interroge son histoire et son usage. Il s'agit du projet Taupologie (7). En 2005, j'ai imaginé une petite poésie (6) pour parler du passé ouvrier de la ville, de ces hommes qui ont creusé la terre sous nos maisons pour que la révolution industrielle éclate à la surface. Un simple photomontage mettait en scène une taape gigantesque sortant d'un crassier. Symbole de renaissance, de métamorphose. J'ai réagi en apprenant que certains souhaitent faire du passé table rase en gommant les crassiers du paysage. Je pense au contraire qu'il faut être fier de son histoire et s'appuyer sur ces valeurs ouvrières pour s'ouvrir sur l'avenir et offrir un nouveau visage de notre ville ! Taupologie parle de cela. Le passé industriel et minier est utilisé comme un socle sur lequel on s'appuie pour regarder vers demain. L'idée serait de passer du projet à la réalisation ! Sixième, ma prochaine exposition débute le 20 mars à Paris, viendra ensuite Los Angeles en avril puis, retour en France avec Nantes et Tours au printemps. Ensuite, à nouveau la Chine avec Nanjing et Shanghai. Je me réjouis d'avance de ce programme et j'essaye d'apprécier simplement chaque pas que je fais. Je profite de l'occasion pour rappeler que notre ville dispose d'un musée abritant d'incroyables collections d'art moderne. Le musée d'Art Moderne de Saint-Étienne est aussi très remarqué pour son implication dans la promotion de l'art contemporain. Il ne faut pas hésiter à y faire un tour, l'exposition du moment est remarquable. Merci à vous de prendre du temps pour parler art contemporain dans vos colonnes. Je souhaite bonne route à Stemp et à son équipe !



**Troché** (présenté ce face), Vache  
Mouche et vache naturalisées,  
dimensions 14x11,0x13,0 cm  
2008



Photo: Pierre Arnaut



**Vanitas**  
Cerf et mouches naturalisées  
longueur totale de l'installation  
1,2 mètres  
2007-2012  
œuvre work in progress  
Crédit photo: Pierre Arnaut

**Vanitatum S, L et XL**  
Résine laquée,  
dimensions variables  
2012-2013



**Taupologie de Saint-Étienne**  
Projet de sculpture monumentale pour les crassiers stéphanois 2005-20...  
Projet soutenu par l'association "Taupologie" qui a pour but d'aider à la réalisation de cette œuvre sur notre territoire.

[1] L'acteur et illustrateur ZELBA (<http://zeiba.ever-blog.com/>)  
[2] François Barré, personnalité des arts et responsable d'institutions culturelles, notamment ancien Président du centre Pompidou  
[3] Jack Halic, homme politique de gauche né en 1928, ancien ministre de la santé puis de l'emploi des gouvernements Mauroy  
[4] France, Août 2003. Durant les quelques premiers jours de ce mois, des records absolus de températures sont battus un peu partout dans le pays. Le canicule s'installe provoquant des milliers de décès (près de 15000 recensés) en majorité chez les populations dites fragiles. Pour les plus de 75 ans, c'est l'hécatombe.  
« r » du large est née en oct 2003, à la lumière d'une tragédie qui a révélé (une fois de plus) la sourde réalité de notre société. Car ce n'est pas le créateur qui a tué, c'est la misère. Misère sociale, économique, matérielle et morale. Au cœur de nos grandes cités, des milliers de personnes délaissées sont mortes seules au milieu de la foule. Certaines d'autres elles sont retrouvées plus d'une semaine après leur décès gisant dans leur appartement, inconscientes par l'odeur, des voisins ont fini par alerter les secours. Où vivons-nous ? Comment pouvons-nous à ce point ignorer l'autre, ce frère d'humanité (pour reprendre les mots de Jacques Prévert) qui vit à nos côtés, sur le palier d'en face. Totalement transparent qui il en devint invisible. La foule des habitants de nos villes se croise et s'ignore. L'autre dérange, quand il ne fait pas peur.  
« r » du large reprend, de manière allégorique, ces problématiques et aborde le notion du respect de l'espace personnel dans l'espace public. La foule n'est alors plus pensée comme une entité homogène mais comme la somme d'individus isolés qui comment se sentir seul au milieu des autres). « r » du large est un refuge. Une manière de sortir du flux.  
[5] Cf images œuvres Taupologie, Vanitas, Unégalesseus.  
[6] Une partie du travail de Ghislain Bertholon d'intéresse aux flux d'images et d'informations et donne l'a sance à ses Trésors de l'Introuvable et Synchronismes (dessins). Il regroupe le reste de sa production sous le néologisme Poésie.  
[7] À noter qu'une association olovena regroupant des habitants de la région avoue la jour. Elle s'est fixée pour objet premier de promouvoir ce projet pour qu'il sorte un jour de terre à Saint-Étienne.

[www.ghislainbertholon.com](http://www.ghislainbertholon.com)

Au mur, de la chaux ferrée appliquée à grands coups de brosse comme une œuvre abstraite



strict minimum. « On déteste les pièces fermées qui servent peu. Du coup, on a créé un espace ouvert, en enfilade, pour avoir une vision panoramique. Le coin télé, également chambre d'amis, a un passage obligé entre cuisine et salon. Même si l'on ne s'y arrête pas, on y passe sans arrêt ! » Après avoir abattu les cloisons et repensé l'espace dans sa globalité, ils n'ont conservé, comme dans le passé, que les poutres irrégulières et les piliers au milieu du salon. « On aurait pu tout couvrir avec leur look imparfait, ils apportent une touche décalée à l'appart. » Côté déco, zéro compromis. Logique : ils ont fait leur shopping dans leur boutique. Avec leurs collections de planches de coupe rapportées des quatre coins du monde, les vanneries dénichées sur des marchés locaux, les photos, lithos, sculptures de mains — clin d'œil à Maison Hand ! — et les têtes de mort qui ajoutent la touche gothique, la magie — noire — opère ■

**Mat vs brillant.** Marine + noir : une idée piquée au vestiaire de Yamamoto I. Canapé "Mustique" de Gordon Guillemier (Lema) rhabillé d'un velours bleu nuit (Designers Guild). Table d'appoint "Tulipe" d'Eero Saarinen (Knioll). Au fond, œuvres contemporaines de Jean-Philippe Aubanel et Isabelle Jarousse (Galerie Celine Moine). Sculpture vintage (Galerie COD), oiseau de Ghyslain Bertholon (School Gallery). À droite, tableau de Françoise Petrovitch (Galerie RX).



**Black box.** Dans la salle à manger, un accrochage éclectique qui va du sol au plafond : œuvres contemporaines de Philippe Bonan (Arty l'Amour de l'Art), Ghyslain Bertholon (School Gallery), Julio Villani (School Gallery), Philippe Cognée (Galerie Domi Nostra), Cédric Roulliat (Galerie COD). Dans les cadres anciens, œuvres de Don Carney (Astier de Villate).



L'émission politique *Parole de candidat*, animée par Laurence Ferrari, a attiré moins de 2,3 millions de téléspectateurs lundi soir, l'une des pires performances de TF1 en prime time.

Une mère a été condamnée à six mois de prison avec sursis et 750 euros de dommages et intérêts, lundi, dans le Doubs. Elle avait agressé et insulté le principal du collège de sa fille.

## FRANCE

### Les Parisiens sont champions de l'incivilité au volant

Manque d'attention pour les piétons, impatience au feu rouge, refus de se laisser doubler... Paris est la ville championne de l'incivilité au volant, suivie par Marseille et Nice, selon une récente enquête réalisée par *Auto Plus*. Ville la plus « cool » : Lille.

### → C'EST DINGUE

#### MANDELIEU-LA-NAPOULE

### Il veut caresser un tigre et y laisse une phalange

Un jeune homme de 18 ans en état d'ébriété a tenté dimanche de caresser un tigre dans la ménagerie d'un cirque à Mandelieu-la-Napoule (Alpes-Maritimes), en passant sa main à travers les barreaux de sa cage. Bilan : une phalange de l'index de la main droite arrachée.

## CANNES

### Un traiteur libanais a rattrapé la bourde d'un agent du FBI

C'est une histoire digne d'un film que vient de révéler *Nice-Matin*. À la veille du G20, en novembre, un traiteur libanais de Cannes (Alpes-Maritimes) a trouvé devant sa caisse le dossier top secret du séjour de Barack Obama, oublié par un agent du FBI. À l'intérieur : le plan de l'hôtel du Président, ses trajets, la liste de ses agents de sécurité... Le restaurateur a immédiatement appelé le FBI. Réponse : « *Ne bougez pas, on arrive.* » Son portable géolocalisé, deux agents ont débarqué dans sa boutique quelques instants plus tard. En lisant le dossier, ils ont lâché un : « *Oh my God !* » Le traiteur s'est vu décerner la médaille d'honneur du FBI.



### → PHOTO DU JOUR

## PARIS



Didier Pignatelli/CPH Paris

Tout bête. 100 000 visiteurs ont vu « Bêtes off » à la Conciergerie, à Paris, en 14 semaines. Cette expo sur les animaux dans l'imaginaire (ici : Vanitas, de Ghyslain Bertholon) s'achèvera le 11 mars.



### Interview sur France Culture La Grande Table, janvier 2012

En anthropologie et en philosophie, la relation entre l'homme et l'animal fait l'objet depuis deux ou trois décennies d'un grand nombre de colloques et publications, et ceci à tel point d'être devenu un domaine spécialisé de recherche : la philosophie de l'animalité. Le domaine fut porté en son temps par Jacques Derrida et aujourd'hui par Elisabeth de Fontenay. Les artistes ne sont pas en reste, en témoigne l'actualité culturelle. Qu'il s'agisse de la rétrospective que le musée Guggenheim à New York consacre en ce moment à Maurizio Cattelan et à ses animaux empaillés, de la sortie programmée de « Félins » sur les écrans, d'un film « Bovines » consacré aux vaches, ou encore, dans un registre différent, du « Projet Nim » sur le langage des chimpanzés sorti depuis hier au cinéma, toutes mettent l'animal au cœur de leurs propos.

On peut aussi citer l'exposition « Bête Off » à la Conciergerie qui rassemble une quarantaine d'artistes contemporains. Ghyslain BERTHOLON a participé à l'aventure et a réalisé un magnifique cerf agonisant mais semblant renaître dans le même temps : une œuvre intitulée Vanitas.

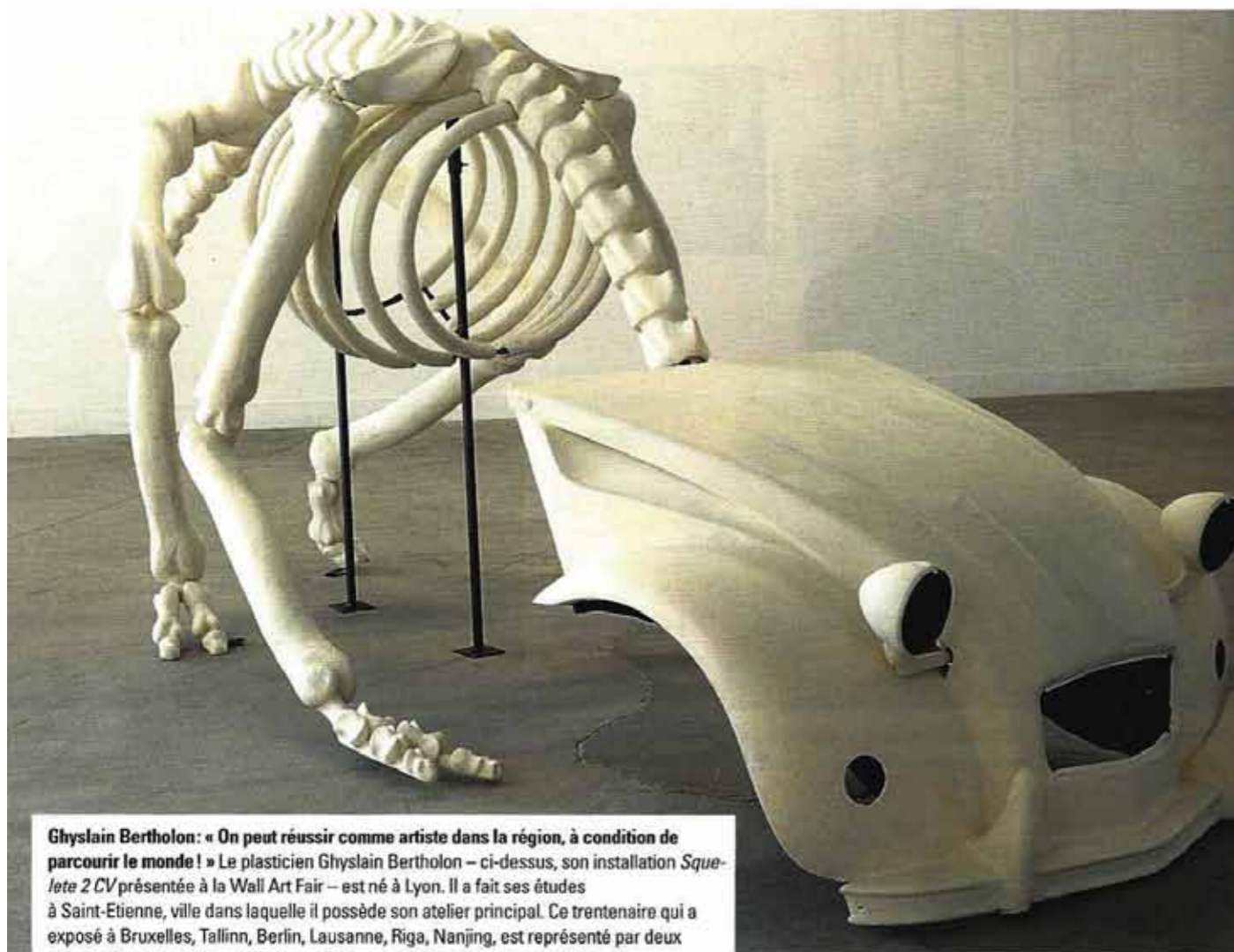
En tant que directeur des études à l'École pratique des hautes études, où il occupe la chaire d'Histoire de la symbolique occidentale, Michel PASTOUREAU s'intéresse depuis longtemps à la symbolique des animaux au Moyen-âge. Son ouvrage *L'Ours : Histoire d'un roi déchu* (2007) est devenu une référence. *Bestiaires du Moyen-âge* (2011), est son dernier ouvrage. Dans cet album, illustré de reproductions d'enluminures ornant les bestiaires médiévaux, il retrace l'histoire symbolique des animaux présents dans ces étranges livres, de l'abeille au frelon, du cerf au cochon, sans oublier les chimériques dragon, centaure, griffon, licorne ou sagittaire.

Enfin, Catherine GUILLEBAUD dans *Dernière Caresse* fait d'un chien sentimental son héros. Ce texte a été publié dans la collection Blanche chez Gallimard en 2009 et il vient de sortir en Folio.



La grande table de France Culture  
Radio France tous droits réservés 2012

ENQUÊTE  
MARCHÉ DE L'ART



**Ghyslain Bertholon: « On peut réussir comme artiste dans la région, à condition de parcourir le monde ! »** Le plasticien Ghyslain Bertholon – ci-dessus, son installation *Squelette 2 CV* présentée à la Wall Art Fair – est né à Lyon. Il a fait ses études à Saint-Etienne, ville dans laquelle il possède son atelier principal. Ce trentenaire qui a exposé à Bruxelles, Tallinn, Berlin, Lausanne, Riga, Nanjing, est représenté par deux galeries françaises: la galerie Verney-Carron, à Lyon, pour son travail dans l'espace public, et la School Gallery, à Paris, où il se rend très souvent et où il enregistre les meilleures ventes. Une galerie suisse diffuse également ses œuvres. « *Le visage de notre région, en général, et de Lyon, en particulier, a considérablement changé au cours de ces dernières années, s'enthousiasme celui qui indique voir la part des collectionneurs lyonnais augmenter. Confluences est l'une des vitrines de cette métamorphose. Georges Verney-Carron, participe de ce mouvement en développant une vision transversale mêlant art, architecture et design. La biennale d'art contemporain et le nouveau dynamisme de la Sucrière, le MAC de Lyon, l'IAC de Villeurbanne ou le MAM de Saint-Etienne métropole comptent pour beaucoup dans ce rayonnement nouveau. Il y a aussi de très beaux lieux d'art privés comme la galerie Houg, la Salle de bains, l'Espace Bullukian, La BF15... S'il convient que des progrès peuvent être réalisés au chapitre de l'accompagnement des artistes hors des frontières, il considère néanmoins que Rhône-Alpes constitue une belle région pour démarrer et développer un parcours artistique, « à condition de bouger, d'aller voir ailleurs et de parcourir le monde pour proposer son travail ! »*

# Beaux Arts

magazine

## LES 60 MEILLEURS SITES D'ART SUR INTERNET

Visiter les musées du monde entier, découvrir des œuvres insolites, s'offrir de l'art...

### RÉTROSPECTIVE

Tous les talents de SONIA DELAUNAY

### ENQUÊTE

Pourquoi le luxe a besoin de l'art

### ÉVÈNEMENT

REMBRANDT magistral à Londres



M 01081 - 366 - F: 6,80 € - RD



TENDANCE

## TAXIDERMIE QUAND L'ART REPREND DU POIL DE LA BÊTE



**HIER CONFINÉS DANS LES MUSÉUMS D'HISTOIRE NATURELLE ET LES CABINETS DE CURIOSITÉS, LES ANIMAUX EMPAILLÉS SONT AUJOURD'HUI DANS TOUS LES MUSÉES. POURQUOI LES ARTISTES S'EN SONT-ILS EMPARÉS ? BEAUX ARTS VOUS DIT TOUT SUR CES «TROMPE-L'ŒIL DE LA VIE» MUÉS EN VANITÉS POÉTIQUES OU TROPHÉES TRAGICOMIQUES.**

PAR DAPHNÉ BÉTARD

DANIEL FIRMAN

CI-DESSUS: *Nasutamanus*

2012, fibre de verre, polyuréthane,  
230 x 526 x 123 cm.

CI-CONTRE: *Würsa*,  
18.000 km Above the Earth

2009-2008, taxidermie d'éléphant,  
570 x 250 x 140 cm.

Lorsqu'il expose son éléphant naturalisé suspendu à la verticale, en 2006, Daniel Firman fait sensation. Mais lorsqu'il veut reproduire l'œuvre à l'horizontale quelques années plus tard, impossible de trouver la dépouille d'un pachyderme. Il aura alors recours à un moulage de la bête. Preuve que l'art de la taxidermie n'est pas une mince affaire.



**N'**y aurait-il pas un peu de sorcellerie dans la taxidermie, cette pratique mi-artistique mi-scientifique capable de ressusciter, en apparence, des animaux morts ? Quiconque visite la Grande Galerie de l'évolution, arche de Noé version *Psychose* installée au cœur du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) à Paris, en garde un souvenir intense, oscillant entre attraction et répulsion. Depuis une quinzaine d'années les animaux empaillés ne se cantonnent plus aux espaces des muséums. Ils ont aussi envahi les ateliers d'artistes, les galeries, les musées, la mode, la publicité. Ils sont les vedettes de ventes aux enchères ou des collectionneurs, de plus en plus nombreux, n'hésitent pas à investir des milliers d'euros pour emporter chez eux le précieux trophée, tandis que des enseignes leur étant exclusivement dédiées se multiplient. Signe qui ne trompe pas : c'est un aficionado de la taxidermie,



l'artiste Huang Yong Ping qui a été choisi pour la prochaine édition de Monumenta, en 2016, au Grand Palais. Pourquoi un tel engouement ? Pourquoi maintenant ?

Pour comprendre l'art de la taxidermie, il faut d'abord, au-delà des préjugés et fantasmes, considérer l'animal naturalisé dans sa matérialité, son enveloppe charnelle (ou régument), puisque, en définitive, seule sa peau est conservée. Le taxidermiste commence par dépecer l'animal et travailler la précieuse membrane. Auparavant il aura fallu observer en détail la dépouille, afin de prendre les mesures nécessaires à sa reconstitution : un profilé en bois pour la carcasse, sur laquelle seront greffés la tête et les pattes en mousse de polyuréthane, le bassin et la cage thoracique en polystyrène. Il faut ensuite sculpter la bête en procédant par enlèvement de matière. Et c'est seulement au terme de cette longue opération que la peau tannée de l'animal pourra être collée sur le corps artificiel, avant

les ultimes retouches peintes. Pas le droit à l'erreur, l'illusion doit être parfaite s'il l'on veut que la magie opère. La taxidermie est le trompe-l'œil de la vie, résume joliment Jacques Cuisin, responsable des collections du MNHN. Dans le silence du hangar où il travaille, entouré d'ours polaires canapés sur leurs pattes arrière, requins noircis et autres animaux sauvages, il s'amuse du dégoût que peuvent provoquer ces étranges animaux de compagnie, soulignant que toute la science des vivants s'est fondée sur le cadavre.

Dès ses débuts, à la Renaissance, la taxidermie a été un moyen de conserver des espèces autrement que dans les livres, et de décrire la diversité du monde. Bras armé du chercheur, elle a connu ses heures de gloire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles avec les cabinets de curiosités, puis au XIX<sup>e</sup> avec les dioramas (ces maquettes à échelle réelle exposant des animaux empaillés dans leur environnement naturel) célébrant les conquêtes de



CI-DESSUS  
**MAURIZIO CATTELAN *Bidibidobidiboo***  
 Quand la superstar de l'art contemporain se met à la taxidermie, ça donne ce genre de savante tragédie-comédie : un écureuil suicidé dans sa cuisine, probable allégorie du deuil de l'enfance. Le titre fait référence aux paroles chantées par la marraine de Cendrillon lorsqu'elle la transforme pour aller au bal.  
 1996, écureuil naturalisé, céramique, formica, peinture, acier, 45 x 60 x 58 cm.

CI-CONTRE  
**KAREN KNORR *The Grand Monkey Room III (Musée Condé, Chantilly)***  
 Pour réaliser ses *Fables*, la photographe installe des animaux naturalisés ou réels (difficile de faire la différence) dans des lieux qui leur sont d'habitude interdits. Il en résulte des images oniriques et étranges, où des bêtes sauvages semblent errer pareilles à des esprits.  
 2004-2008, image couleur.

l'homme occidental. Les artistes, à l'image d'un Delacroix ou d'un Pompon, s'en sont eux aussi inspirés pour peindre ou sculpter des animaux plus vrais que nature. Au fil du XX<sup>e</sup> siècle pourtant, la taxidermie tombe peu à peu en désuétude, jusqu'à devenir totalement ringarde.

Les artistes lui tournent le dos, à quelques rares exceptions près, comme Victor Brauner avec son surréaliste *Loup-Table* (1947) ou, dix ans plus tard, Robert Rauschenberg qui intègre une chèvre dans l'un de ses plus célèbres *Combinés*. Le public considère alors cette pratique au mieux comme une vieilleries non dénuée de charme, au pire comme un acte de barbarie. Soupçonnée de violer la nature, elle est remise dans les réserves par les conservateurs de musées. Si bien qu'elle devient, ironie du sort, une espèce en voie de disparition, d'autant plus que le métier, très corporatiste en France, aime à cultiver le secret...

#### UN PUISSANT ANXIOLYTIQUE ?

Le salut vient des artistes contemporains qui s'approprient la taxidermie dans les années 1990 et lui offrent un nouveau départ. Ce come-back avait commencé timidement avec *le Repos des pensionnaires*, petits oiseaux empaillés emmaillotés de tricots par Annette Messager (1971-1972), suivis des spectaculaires animaux hybrides conçus par Thomas Grünfeld, autruche à tête de girafe ou oiseau à tête de cochon (et autres

créatures improbables de la série *Misfits* commencée en 1992), dignes héritiers des chimères des anciens cabinets de curiosités, auxquels pourrait faire écho le bestiaire fabuleux du photographe Joan Fontcuberta (des monstres créés de toutes pièces pour sa série *Fauna* en 1989). Depuis, les animaux empaillés ont surgi un peu partout, dans des installations ironiques, ambiguës, poétiques, lugubres, énigmatiques ou provocantes, parfois un peu tout ça à la fois. On a d'abord tous à l'esprit l'écureuil suicidé de Maurizio Cattelan (ill. ci-dessus) ou les bêtes découpées plongées dans du formol de Damien Hirst (pas de la taxidermie à proprement parler mais dans l'esprit du mouvement baptisé «Rogue Taxidermy», la «taxidermie tordue», ou l'art de détourner la pratique avec des créations spectaculaires voire trash). De Sophie Calle (qui collectionne les animaux empaillés) à Gloria Friedmann (qui avait fait sensation en 1992 avec son majestueux *Cerf trônant sur un lit de feuilles mortes*), de Mark Dion à Jan Fabre ou Karen Knorr (tous trois sollicités pour créer des œuvres afin de soulever des fonds après l'incendie en 2008 de la maison Deyrolle, temple parisien de la taxidermie), ils sont nombreux à avoir succombé aux sirènes de cet art insolite. Chaque créateur se l'approprie au regard de sa propre histoire, dans des démarches qui peuvent être radicalement opposées. Pour le scientifique Jacques Cuisin, il ne fait aucun doute que «c'est l'art contemporain qui a sauvé la taxidermie» et ce n'est pas un hasard si cela intervient

PAGE CI-CONTRE  
**ART ORIENTÉ OBJET**  
**Le Tout-Autre**  
 Incarnation de l'innocence, l'agneau est aussi le symbole du sacrifice humain. Celui du duo Art Orienté Objet reprend la position précise de l'animal tel que l'avait peint Jan Van Eyck en 1432 dans sa célèbre *Adoration de l'agneau mystique*.  
 2008, agneau taxidermié en lévitation sur des tiges d'acier coé.



CI-DESSUS  
**JULIEN SALAUD *Guerrier Traversière 7 (Falsours 1)***  
 Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ; Julien Salaud est bien placé pour le savoir ! En choisissant la taxidermie, l'artiste explique avoir cherché la présence de l'animal et une matière brute lui permettant de créer des formes ambiguës.  
 2013, cape d'ours, peau et plumes de faisan de Colchide, 103 x 83 x 90 cm.

CI-CONTRE  
**POLLY MORGAN *Systemic Inflammation***  
 Saisie sur le vif, ces petits oiseaux peinent à prendre leur envol : dans ses œuvres terriblement séduisantes, la très branchée Polly Morgan (Courtney Love et Kate Moss l'adorent) met en scène des animaux dans des installations aussi poétiques que morbides.  
 2010, passere et canaris taxidermiés, acier, cuir, 130 x 113 x 113 cm.

aujourd'hui : «Nous sommes dans une société très matérialiste. La taxidermie de l'art contemporain agit comme un viatique : elle permet de transcender la mort, d'échapper au temps qui passe. Et cette illusion de la vie, actuellement, tombe à pic.» Mettre à distance la mort, la domestiquer... La taxidermie agirait comme une sorte d'anxiolytique. À travers elle aussi, les artistes se sont emparés des grands enjeux environnementaux, des questions liées aux rapports de l'homme avec la nature et le monde animal à l'ère de l'anthropocène (l'époque géologique née avec la révolution industrielle). À l'instar d'un Pascal Bernier qui, dans ses *Farm Sets* (1997-2000), met en scène des animaux d'élevage en batterie par le biais de miroirs réfléchissant leur image à l'infini. Ou d'un Ghyslain Bertholon. Non sans humour, dans ses *Trochés de face* (ill. p. 81), il détourne le traditionnel trophée de chasse en remplaçant la tête décapitée par le postérieur de l'animal, dont la gueule réapparaît parfois de l'autre côté du mur. Ses œuvres, explique-t-il, sont autant d'allégories de notre rapport de domination à la nature, de cette volonté de vouloir sans cesse la plier à nos desiderata, comme si tout nous était dû. L'animal naturalisé, c'est un peu nous et un peu l'autre ; il nous entraîne dans une sorte de réalité non réaliste pour mieux mettre à nu les paradoxes du monde. À la fois «provoquant, décalé, ambivalent», tout en

«mobilisant une sorte de tradition historique», l'animal naturalisé constitue un «attrait considérable» pour les artistes contemporains, résume Raphaël Abrille, conservateur au musée de la Chasse et de la Nature à Paris.

#### «C'EST DÉGUEULASSE CE QUE VOUS FAITES !»

Des artistes qui cherchent désormais la présence réelle des choses plutôt que leur représentation ? Dès ses débuts, il y a vingt ans, Delphine Gigoux-Martin a ainsi choisi la taxidermie car elle permet «un rapport direct au monde, à échelle réelle» (ill. p. 80). Ce qui l'intéresse, c'est «la présence d'un corps qui a vécu mais qui n'est plus». D'ailleurs, elle prend soin de fermer les yeux de l'animal, là où d'habitude on cherche l'illusion d'un œil de verre. Dans ses œuvres, elle associe aux animaux naturalisés des dessins animés, qui sont comme des projections mentales de ses rêves et suggèrent un ultime mouvement. Comme si elle parvenait à capter le moment précis de la mort. Pour ses «sculptures en taxidermie» (c'est ainsi que les nomme sa galeriste), elle s'alloue les services d'un professionnel qu'elle guide dans son travail. Elle sélectionne même en amont les animaux de ses œuvres, avant qu'ils ne partent aux abattoirs. Petite touche personnelle, elle fait cuisiner la viande par un chef pour la servir aux convives lors de perfor-

PAGE CI-CONTRE  
**GLORIA FRIEDMANN**  
**L'Envoyé spécial**  
 Juché sur un tas de journaux compressés, le cerf de Gloria Friedmann trompe-t-il pour intimider ses rivaux, signifier sa présence à ses congénères femelles ou avertir nos sociétés de consommation qu'il est urgent de se remettre en question ?  
 1995, cerf naturalisé, journaux, 370 x 200 x 100 cm.



mances dinatoires. D'autres artistes n'hésitent pas à assumer toutes les fonctions du taxidermiste, du début à la fin de l'opération. C'est le cas de deux jeunes Britanniques: Polly Morgan [ill. p. 78], qui manie le scalpel comme d'autres le pinceau pour faire surgir un bouquet de poussins au bout d'un téléphone, et Claire Morgan, capable de figer dans l'espace et le temps des animaux en pleine chute (ou en plein envol), créant des arrêts sur image d'une grande poésie. Dans ce cas, les animaux sont récupérés auprès de zoos, de vétérinaires, parfois à la suite de chasses ou d'accidents de route (certaines espèces protégées, comme les furets ou les hérissons, sont interdites d'exposition et la législation a tendance à se durcir pour des raisons d'ordre sanitaire). Puis ils sont stockés dans d'immenses congélateurs avant de devenir les acteurs principaux d'une œuvre. Julien Salaud a lui aussi décidé de se frotter au métier après avoir travaillé à partir d'animaux déjà naturalisés qu'il recouvrait de chrysalides de perles ou perçait de clous. Il s'est mis à dépecer lui-même des bêtes (des faisans), improvisant des méthodes de tannage à base de sel et de Betadine. Résultat, les œuvres ont commencé à se dégrader, attirant mouches et mites et dégageant des odeurs nauséabondes chez ses collectionneurs. Une situation extrême que l'artiste avoue avoir recherchée: «C'était quelque chose de très violent. Je voulais représenter la noirceur du monde, le meurtre, la mort en série; opposer à la beauté visuelle la vérité d'un cadavre. Ce que j'aime dans la taxidermie, c'est le mensonge dévoilé», précisant combien cette expérience résolument morbide s'est avérée traumatisante. Une démarche radicalement différente anime Ghyslain Bertholon. «Je ne travaille que sur la vie», clame-t-il haut et fort. Ce qui n'est pas toujours bien compris par les spectateurs.

«C'est dégueulasse ce que vous faites!» lui a-t-on déjà jeté à la figure. À lui comme à la plupart des artistes utilisant la taxidermie comme moyen d'expression. Delphine Gigoux-Martin avait créé l'hystérie il y a quelques années à la galerie Decimus Magnus Art, à Bordeaux, en exposant ses *Lapins zeppelins*, gonflés et suspendus dans les airs. La vision idyllique de ces adorables peluches avait, semble-t-il, viré au cauchemar pour certains visiteurs, en étalant au grand jour l'inexorable finalité de nos existences. Histoires de vie et de mort, individuelles ou collectives, les œuvres de la taxidermie peuvent avoir ceci d'insupportable qu'elles montrent bien souvent ce que l'on refuse de regarder en face. ■

#### À VOIR

«**Sur la piste des grands singes**» du 11 février 2015 au 9 mars 2016  
Grande Galerie de l'évolution - Jardin des Plantes - 36, rue Geoffroy Saint-Hilaire  
75005 Paris - 01 40 79 56 01 - www.grandegaleriedevolution.fr

«**Kate McGwire & Julien Salaud**» jusqu'au 24 novembre  
dans le cadre de la Fiac hors les murs au Jardin des plantes

«**Delphine Gigoux-Martin - Comment déguster un phénix**»  
jusqu'au 26 janvier - musée de la Chasse et de la Nature - Hôtel de Mongeies  
62, rue des Archives - 75003 Paris - 01 53 01 92 40 - www.chassenature.org

La galerie **Metropolis** située à deux pas du musée, expose simultanément  
le travail de l'artiste - 16, rue de Montmoency - 75003 Paris - 01 42 74 64 17  
www.galerie-metropolis.com

#### À LIRE

*Mort ou vif - Chronique d'une taxidermie contemporaine*  
par Jack Thiney & Jacques Vekemans - éd. La Martinière - 190 p. - 45 €

*Taxidermie* par Alexis Tumer - éd. Gallimard - 256 p. - 35 €

CI DESSUS  
DELPHINE  
GIGOUX-MARTIN  
**La Vague de l'océan**  
Pas si malin que ça, le goupil ! Comme chacun de nous, il s'éveille dans l'existence plein d'espoir, et n'a d'autre issue que d'assister à sa propre fin. L'artiste fait ici référence à la Grande Vague d'Hokusai, dont elle recrée l'écume pour évoquer les doigts crochus du destin.  
2011, installation, sculptures de renards en taxidermie sur wall crawling au fusain, dim, variables.

CI CONTRE  
GHYSLAIN BERTHOLON  
**Troché de face - Vache**  
À force de contraindre la nature à ses habitudes ultracorsomatrices, l'humanité irait-elle droit dans le mur ? C'est ce que semblent nous dire les «trochés de face» de Ghyslain Bertholon, des mouves décalées pleines d'ironie.  
2008, vache et mouche naturalisées, 160 x 100 x 83 cm.



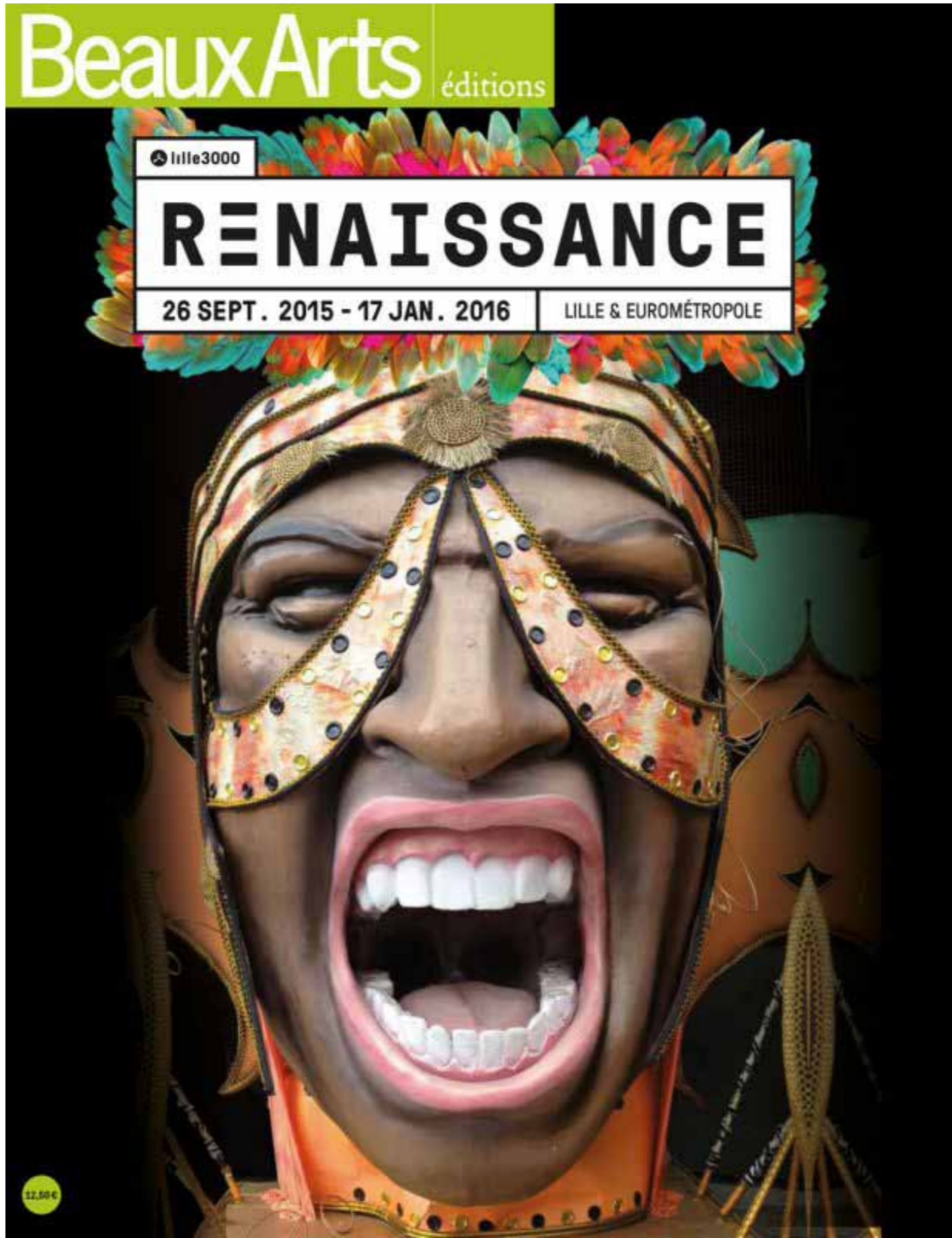
BeauxArts éditions

lille3000

# RENAISSANCE

26 SEPT. 2015 - 17 JAN. 2016

LILLE & EUROMÉTROPOLE



12,50€

PORTFOLIO TU DOIS CHANGER TA VIE !



## GHYSLAIN BERTHOLON

*Troché de face, vache*

2008  
Tripostal Lille 2015.  
COURTESY GHYSLAIN BERTHOLON & SCHOOL GALLERY PARIS / OLIVIER CASTANIÉ.  
© MAXIME DUFOUR PHOTOGRAPHIES

Ghyslain Bertholon dénonce ici l'absurdité des comportements humains face à la nature, le rapport de domination exercé par l'homme sur la nature. En continuant d'ignorer l'urgence des questions écologiques, il semblerait que nous foncions droit dans le mur...

In this piece Ghyslain Bertholon denounces the absurdity of human behaviour towards nature, the domination that mankind exerts over nature. By continuing to ignore the urgency of environmental questions, we seem to be on a course for catastrophe...

Décembre 2017

# Beaux Arts

magazine

Art & écologie  
**COMMENT  
LES ARTISTES  
IMAGINENT  
L'AVENIR  
DE LA PLANÈTE**

ÉVÈNEMENT  
**RÉOUVERTURE  
DU MUSÉE RODIN**

ET AUSSI...  
Rétrospective  
**ANSELM KIEFER**  
Les secrets  
d'architecture de  
**RENZO PIANO**

**50 CADEAUX DE NOËL**  
ART, DESIGN, BEAUX LIVRES

LE QUAIER ROUSSEAU  
Singer dans le jardin, 1918 (Hollis)

M 01081 - 378 - F 6,80 € - RD



### EN PLEIN DANS LE MILLE

Détournant le traditionnel trophée de chasse, l'artiste Ghyslain Bertholon propose en guise de butin le postérieur d'un lapin rendu immortel par la grâce de la taxidermie. Un pied de nez drôle et touchant à ceux qui entendent abuser de mère Nature.

*Troché de face* par Ghyslain Bertholon  
School Gallery  
[www.schoolgallery.fr](http://www.schoolgallery.fr)



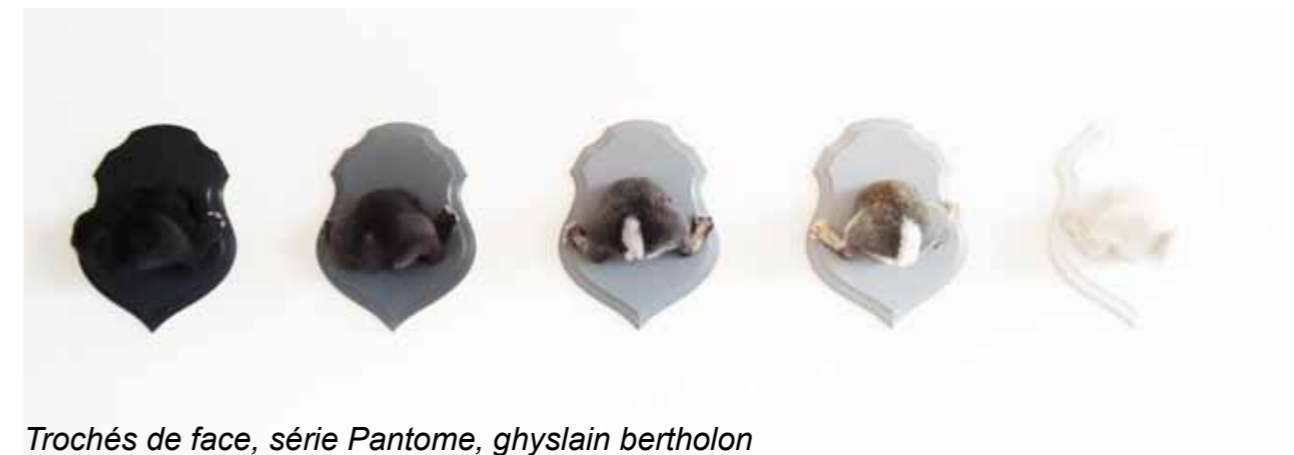


#### YIA Art Fair #4

(...) Ghyslain Bertholon s'en prend à l'art animalier. Terminés les traditionnels trophées de chasse où les bustes de biches, sangliers et autres animaux sont fièrement étalés. Le français se positionne littéralement à contre-courant en affichant le cul des animaux (photo 6). Il est donc très plaisant (ou pas, tout dépend de l'angle d'approche) de se retrouver nez à nez ou plutôt nez à cul, avec un écureuil ou un renard ... Pas très loin, une photo présente une jeune fille arborant une biche autour de son cou tandis qu'un écureuil tente une percée d'un coffre-fort (photo 7 et ci-contre). Les clés de réponse nous échappant, on vous laisse vous faire votre propre histoire.



*You're innocent when you dream, ghyslain bertholon*



*Trochés de face, série Pantome, ghyslain bertholon*



# Beaux Arts

Magazine

Mai 2016

CENTRE POMPIDOU

**PAUL KLEE**  
UNE RÉTROSPECTIVE  
MAJEURE

ENQUÊTE  
COMMENT  
LA FRANCE  
A FAILLI PERDRE  
DEUX REMBRANDT

## Street art

### Le tour du monde des plus beaux murs

ANPU VANKEY  
Festival ST-Art, Delhi, 2014

EXPOSITION / MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE / JUSQU'AU 4 SEPTEMBRE



## DANS L'ÉCHO DES SAVANES

ENTRE FICTION ET RÉALITÉ, LE MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE À PARIS ENTRAÎNE LE PUBLIC DANS UN SAFARI PEU ORDINAIRE OÙ L'ON SE MÉFIE AUTANT DES ARTISTES QUE DE LA FAUNE SAUVAGE. FRISSONS, FANTASMES ET AUTODÉRISION GARANTIS.

PAR CHARLOTTE GILLES, THOMAS JEAN & NATACHA NATAF

Une fiction totale. Tout comme le Douanier Rousseau (à l'honneur jusqu'au 17 juillet au musée d'Orsay) qui peignit ses somptueuses jungles sans jamais avoir quitté Paris, inspiré par des récits d'aventuriers partis au Mexique et ses visites au Jardin des Plantes, le musée de la Chasse et de la Nature explore à son tour la question des fantasmes d'exotisme à travers un sujet d'exposition inédit : le safari. Certes, l'image de cette pratique reste associée à ces chasses scandaleuses et sans surprise, au cours desquelles les animaux, dont la tête est mise à prix à barème fixe (15 000 € pour un lion, 80 000 € pour un rhinocéros), sont confinés dans des réserves privées avec la certitude de finir tôt ou tard en trophée au-dessus de la cheminée d'un salon cosu. Le roi d'Espagne Juan Carlos, qui a récemment défrayé la chronique en posant fusil à la main devant un éléphant à terre, figure d'ailleurs en bonne place au musée de la Chasse et de la Nature : le facétieux Joan Fontcuberta a reconstitué en mosaïque de marbre la souveraine photo prise au Botswana. Mais ce que nous enseignent les œuvres réunies dans cette exposition, c'est qu'historiquement aussi, le safari et sa représentation ont bel et bien toujours été liés à quelques petits arrangements avec la réalité. «Le safari naît au XIX<sup>e</sup> siècle, à une époque où, en Europe, la nature est complètement maîtrisée, aménagée, les espèces animales dûment répertoriées, rappelle Claude d'Anthénaise, directeur du musée et commissaire de l'exposition "Safaris". C'est aussi le temps du romantisme, où l'on glorifie

l'ailleurs, où l'on exalte ce qui est extrême.» Dans ce contexte, qui est celui de la colonisation européenne, «l'Afrique devient logiquement un terrain de fantasmes en tous genres, avec sa nature sauvage et ses grands fauves, où l'on débarque avec des images préconçues, nourries par l'abondante littérature et la production picturale qui traitent de ce thème avec une large part d'exagération».

### GARE AUX CANULARS

De là serait né ce malentendu artistique : la production d'images spectaculaires qui sont aussi parfois totalement factices. «Le safari repose sur une cécité volontaire qui consiste, pour le chasseur, à imaginer qu'il existe un danger, qu'il tourne le dos à la civilisation, qu'il vit une aventure», poursuit Claude d'Anthénaise. Alors que bien souvent, tel n'est pas le cas. Citons cette anecdote relative à un peintre allemand que la postérité a laissé de côté : Carl Trost. En 1862, Ernest II, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, lui commande un portrait le représentant triomphalement lors d'une chasse à l'éléphant en Abyssinie (Éthiopie). Problème : Trost n'a jamais assisté à une telle chasse et n'a jamais mis les pieds en Afrique. «Trost, obligé d'imaginer ce qui lui est inconnu, peint alors une scène très dramatique, sans aucune vraisemblance, où l'on voit Ernest II à proximité immédiate de l'énorme animal et le mettant en joue», raconte Claude d'Anthénaise. Et peu importe si tout cela semble improbable, l'essentiel est que notre prince figure là en héros terrassant le terrible pachyderme.

©-DESSUS

GHYSLAIN BERTHOLON *Troché de face (Lion)*

La tête ailleurs (sur un des murs du musée ?), toutes griffes dehors, le lion de Ghyslain Bertholon semble vouloir échapper à un cadre peu adapté à sa nature sauvage. Et en offrant le spectacle de la partie de son corps la moins noble, le roi des animaux pose une question finalement pas si drôle : quelle noblesse espérer d'un tel accrochage ? 2015, lexidémie et bois laqué, 130 x 100 x 48,5 cm.

PAGE DE DROITE

BRUCE SARGEANT *Four Hunters in Narak*

Qui était ce peintre britannique autour duquel l'artiste et curateur new-yorkais Mark Tieard a conçu une exposition dans l'exposition ? Un artiste mythique ou mytho ? Réponse sur place. 1932-1933, huile sur toile, 96 x 135 cm.



PETER COULTER *Rhinoceros Hunt II*

Avec ce portrait chargé du roi Léopold II, roi des Belges et du Congo belge, posant fièrement au cœur d'un tableau de chasse (au rhinocéros) des plus contemporains, le musée de la Chasse et de la Nature pose aussi la question de la corruption, du braconnage et des trailes en tout genre. 2009, huile sur toile, 213 x 153 cm.

D'autres artistes ont tout autant été transcendés par ce sujet et ses multiples possibilités iconographiques. L'exposition se concentre ainsi sur un cas singulier, celui du Britannique Bruce Sargeant, réputé pour ses scènes de chasse 100% mâles, dans une esthétique ultraréaliste qui lui valut d'être suspecté de fascination pour le nazisme. Ambiance... Méfiez-vous des supercheries : il règne dans cette exposition un parfum persistant de fiction et de faux-semblants. Autour des peintures homoérotiques de Sargeant sont réunis des artistes ayant gravité dans cette ambiance «safari» à plusieurs générations d'écart. Ce que Mark Beard, artiste et commis-

«SAFARIS» ET SES TIGRES DE PAPIER

Qu'ils penchent pour le dessin d'humour, le récit d'aventures ou le roman graphique, les auteurs de BD d'hier et d'aujourd'hui semblent éprouver le même plaisir à semer leurs héros dans des jungles excessivement romanesques. Illustrations de couverture, albums rares et planches originales en témoignent : de Zig & Puce affrontant une bête sauvage venue du futur (le XXI<sup>e</sup> siècle !) jusqu'aux savanes cosmiques imaginées par Chris Ware, en passant par Tintin au Congo et un Cowboy Henk fort comme Iarzan, l'exposition «Safaris», orchestrée par notre confrère Vincent Bernière, précipite toutes les générations dans une irrésistible «chasse aux bulles». Repérez-vous d'abord le lynx de Jirô Taniguchi ou le tigre de Milo Manara ? Un conseil : ouvrez l'œil et n'oubliez pas votre machette, car le Baron noir chasse sur les mêmes terres que vous. N.N.

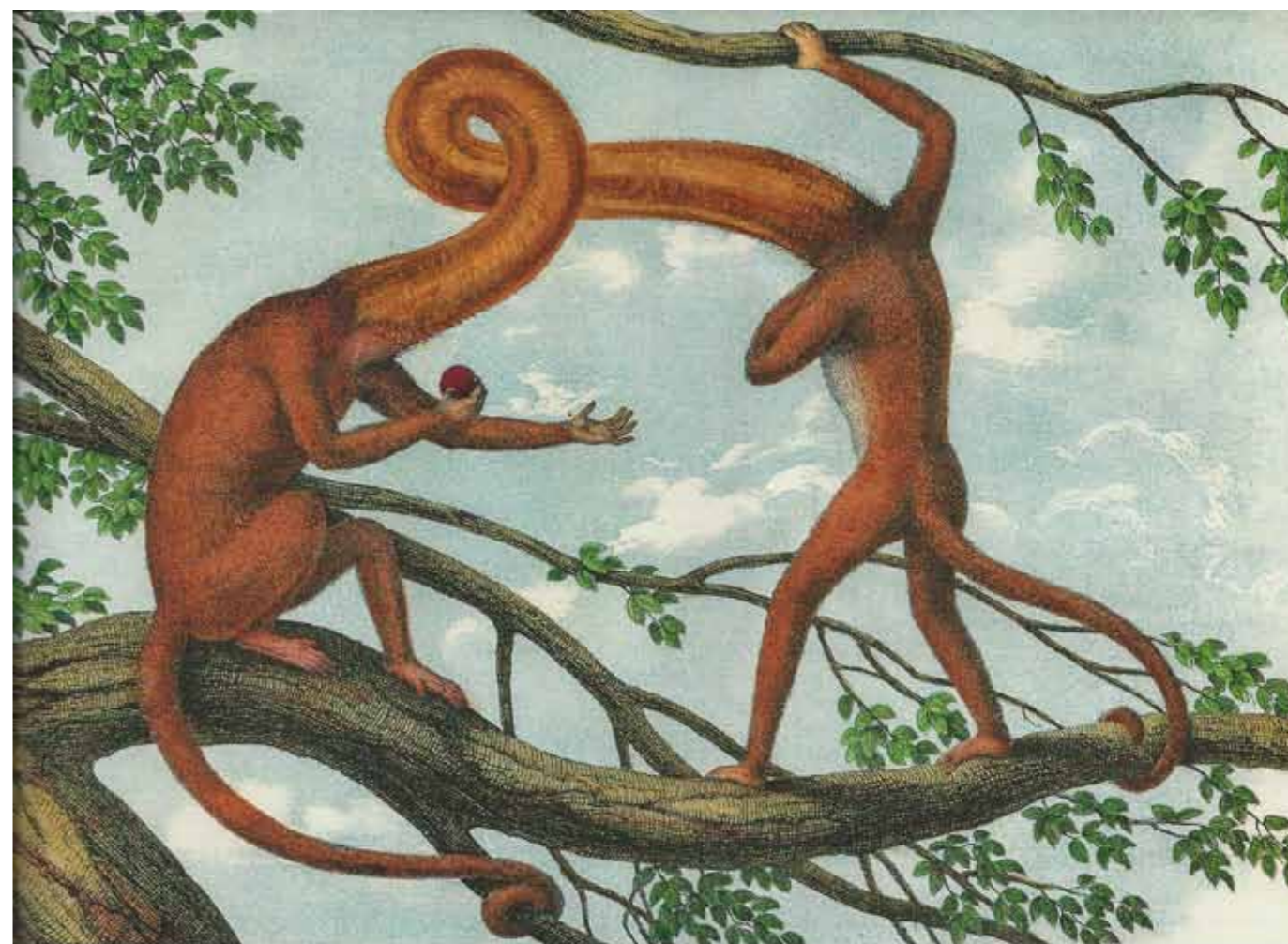


YVES CHALAND *Chaland explorateur*, 1990

saire new-yorkais de cette «exposition dans l'exposition», appelle le Cercle de Sargeant. On trouve là l'un des descendants putatifs du grand paysagiste Achille-Etna Michallon (1796-1822), le très académique Hippolyte-Alexandre Michallon, avec sa drôle de procession d'animaux de la savane, son élève, Edith Thayer Cromwell, réputée pour ses portraits de babouins exécutés dans un style néo-fauvo-impresionniste déconcertant. Là encore, sont accrochées les œuvres d'un proche de cette même Edith, le très torturé – au sens premier du terme puisqu'il fut défiguré par un éclat d'obus lors de la Grande Guerre – Brechtoldt Streeruwitz et ses carcasses d'animaux outrageusement expressionnistes. Et pour finir, le dernier de cette drôle de bande picturale, sorte de fils spirituel de Jean-Michel Basquiat, le dénommé Peter Coulter. Le malaise vous gagne face à tant d'étranges parentés artistiques ? Normal, car Mark Beard, présenté comme l'historiographe de ce cercle artistique qu'il aurait regroupé et documenté

grâce «à un vrai travail d'archéologue», a tout inventé de A à Z : noms, biographies farfelues et même peintures. Dans un drôle de jeu confondant – votre sagacité sera mise à rude épreuve –, il expose en réalité les cinq artistes qu'il a conçus à la manière de doubles, dans une (auto)fiction traversant les siècles (et les sexes)... Mais revenons aux œuvres d'artistes contemporains, bien réels ceux-là, qui se jouent avec subtilité des codes de l'art cynégétique. Comme cette carapace de lion composée à partir de caisses de munitions découpées par le sculpteur Dimitri Tsykalov, ces trophées nous tournant le dos créés par Ghyslain Berthelon ou encore la girafe d'Agnès Rosse venue crever délicatement le plafond du musée. Une exposition conçue décidément sous l'empire du trouble. ■

«Safaris» jusqu'au 4 septembre / «Safaris» jusqu'au 17 juillet  
Musée de la Chasse et de la Nature - 62, rue des Archives  
75003 Paris - 01 53 01 92 40 - www.chassenature.org  
\* Le Journal de l'expo - hors-série Beaux Arts magazine - 2 €



DANIEL HOROWITZ *Simia Coniuncta*

Artiste naturaliste spécialisé en espèces surréalistes, le New-Yorkais Daniel Horowitz révélera ses dernières découvertes dans les merveilleuses salles du musée. Toujours en avance sur l'évolution des espèces, Beaux Arts publie ici en exclusivité la première image de ses «singes connectés». 2016, collage, lithographie ancienne goudée, 33 x 21 cm.



© COURTESY OF SAATCHI & SAATCHI

CHRISTIAN GONZENBACH *Safari [détail]*

De la taille d'un bibelot, cette jolie girafe en faïence façonnée de manière enfantine n'est pas sans rappeler Sophie la Girafe, l'indémontable jouet en caoutchouc pour nourrisson. À cette différence près : nul sourire ici, mais l'impact d'une belle dans la terre encore moule. 2007, six figurines en faïence bleue, env. 17 x 15 x 12 cm (chaque figurine).

EDITH THAYER CROMWELL  
*Baboon Family at Nyeri*

Comme Irène Sôlavy nous apprend deux ou trois choses sur Marcel Duchamp, le peintre féministe et libertaire Edith Thayer Cromwell vous en dira long sur Mark Beard, artiste à l'origine de sa (re)découverte. 1907, huile sur toile, 91 x 72 cm.



MARIE CLAIRE MAISON N°499  
FÉVRIER-MARS 2018

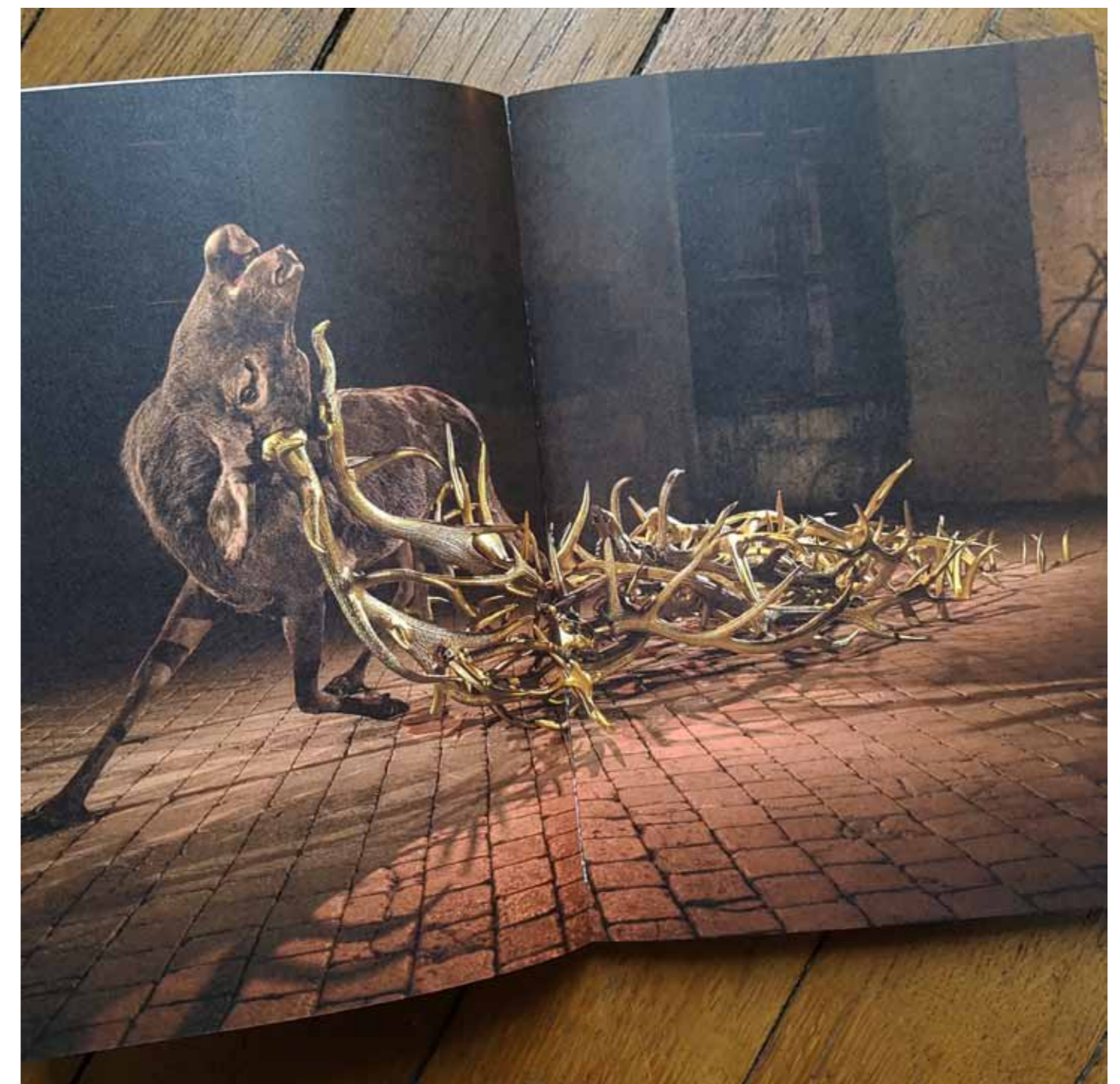


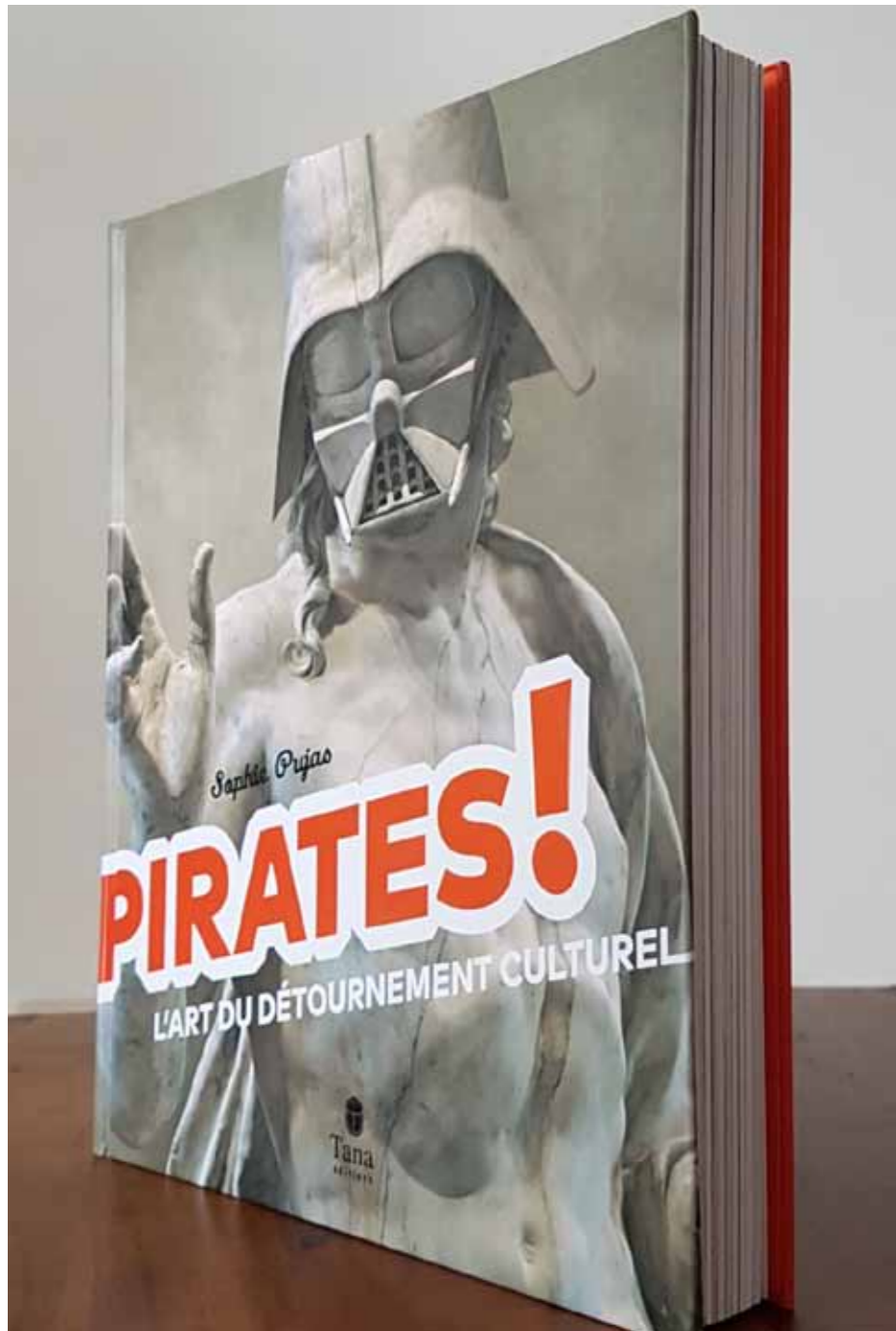
# FALSTAFF

Giuseppe Verdi



LIVRET OPÉRA DE PARIS  
FALSTAFF DE GIUSEPPE VERDI  
2017





PIRATES !  
L'ART DU DÉTOURNEMENT CULTUREL  
UN LIVRE DE SOPHIE PUJAS (190 PAGES)  
EDITIONS TANA 2017



une tête et une queue de renard à une table.

Dans le sillage surréaliste, nombre d'artistes envisageront le détournement d'objets comme une rêverie en trois dimensions, un jeu d'association d'idées et de formes à même de faire surgir une réalité inédite. Il peut s'agir, comme dans le *Déjeuner en fourrure* de Meret Oppenheim, d'exploiter la dissonance entre forme et matière. Wim Delvoye construit des sculptures ciselées en bois à la manière des sculptures gothiques, pour des réalités très contemporaines: camions-bennes, pelleuses ou bétonnières... Souvent également, ces créateurs tirent parti de la proximité de formes entre deux réalités étrangères l'une à l'autre, en une sorte de calembour visuel. L'Américaine **Nancy Fouts** ose les télescopages étranges, vaguement inquiétants à l'occasion.



**Thomas Grünfeld** crée des chimères: dans la série « Misfits », à l'aide des techniques taxidermiques, il associe deux animaux, renard-voilaille ou mouton-outruche... Forme codifiée, au parfum suranné de cabinet de curiosités, la taxidermie peut d'ailleurs devenir un terrain d'exploration. Ainsi **Ghyslain Bertholon** détourne-t-il les lois du genre avec des postérieurs d'animaux, au lieu de leur tête, tentant de s'extraire d'un trophée. « Mon travail dénonce les rapports de domination que nous, animaux humains, exerçons sur la nature en général et les animaux en particulier, précise-t-il. Il s'agit de sculptures. Aucun animal n'est élevé ni tué pour faire ces œuvres. Les peaux



GHYSLAIN BERTHOLON  
PRESS & MEDIA

QUELQUES ARTICLES DE PRESSE  
SOME PRESS ARTICLES